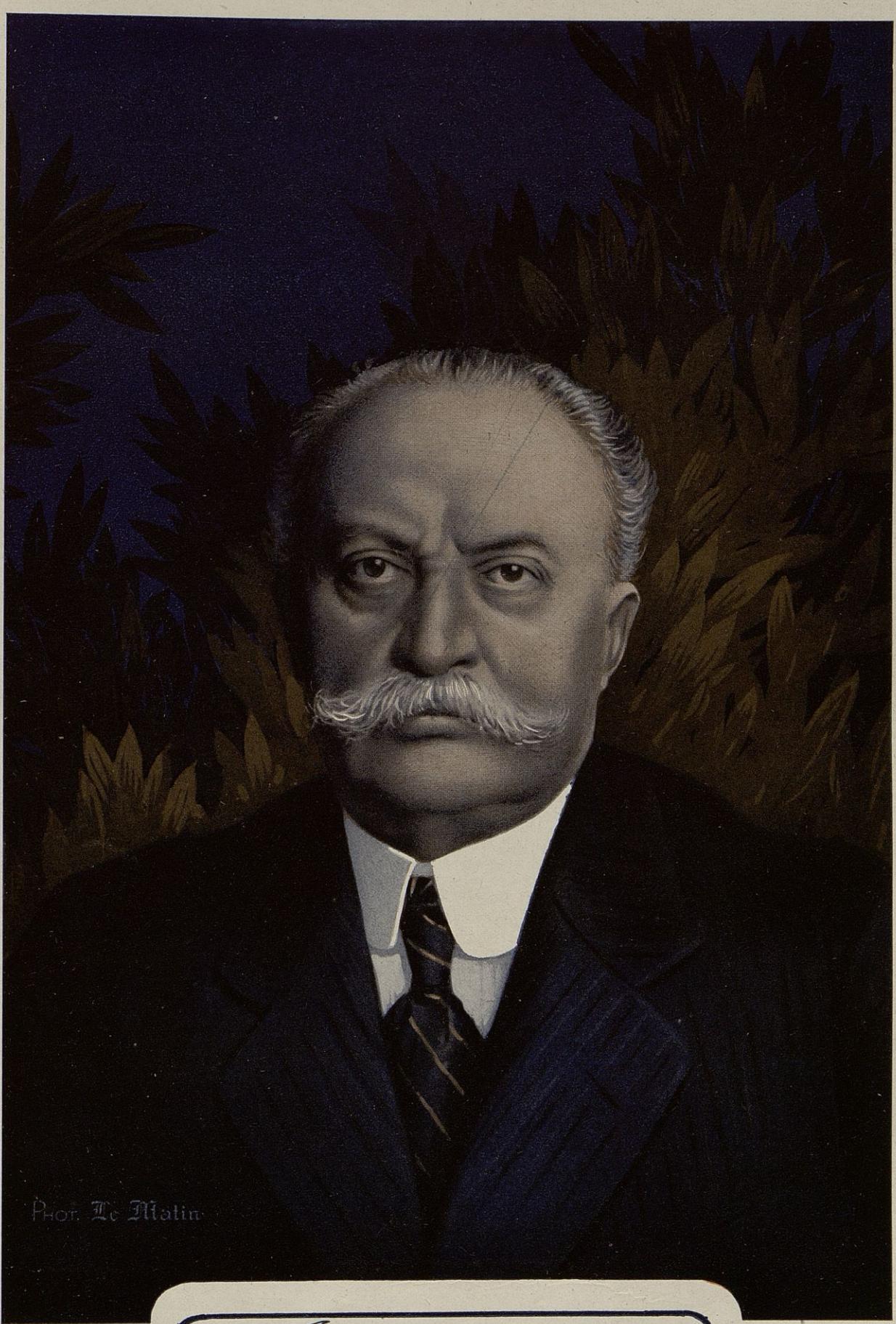


2^e Année - N° 46.

Le numéro : 25 centimes

2 Septembre 1915.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

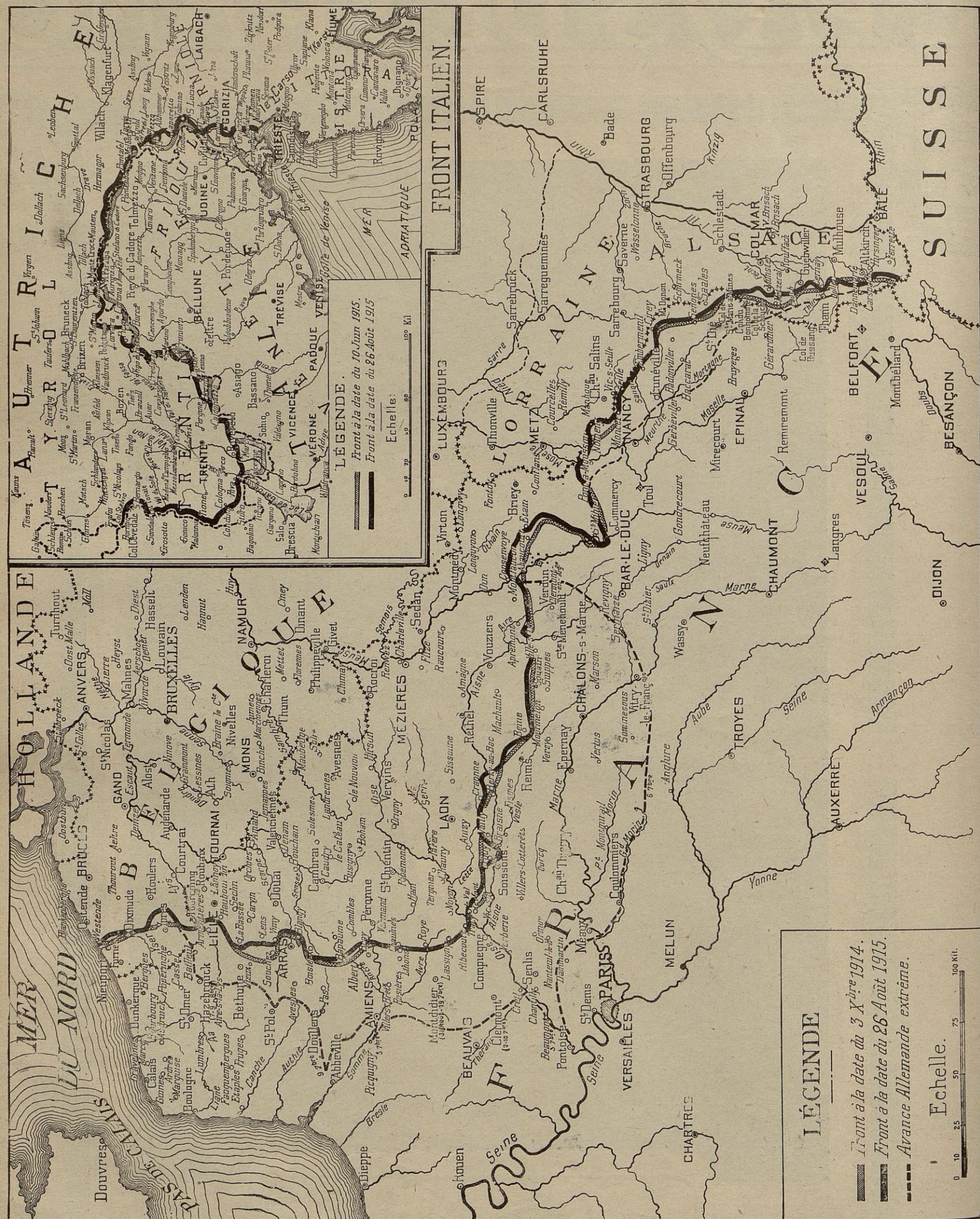
Abonnement pour la France... 15 Frs.

Augagneur
MINISTRE DE LA MARINE

Abonnement pour l'Etranger... 20

Édite par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poiss.
PARI

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 19 AU 26 AOUT



ES actions d'infanterie ont été à peu près nulles pendant toute cette semaine ; par contre la lutte d'artillerie a été particulièrement intense sur tout le front.

En Artois il y eut une sérieuse attaque d'infanterie précédée d'un violent bombardement ; les Allemands réussirent à prendre pied dans les tranchées que nous lui avions enlevées le 18 sur le chemin d'Ablain à Angres. Le lendemain, 21 août, tentative d'attaque au nord de Souchez, facilement enrayée d'ailleurs ; puis, dans les journées qui suivent, on ne signale que des combats à coups de bombes et de grenades ; c'est la lutte de tranchées qui a repris.

Pourquoi les Allemands ont-ils fait une manifestation en Picardie, en attaquant nos postes de Frise, sur la Somme, à 8 kilomètres en aval de Péronne ? On ne sait ; car, depuis le 22 août, date à laquelle elle eut lieu, il n'y a eu que des combats d'artillerie dans toute cette région. L'attaque fut entièrement repoussée.

Dans le secteur voisin, depuis Roye jusqu'à Reims, la canonnade n'a pas discontinué ; sur le plateau de Quennevières, entre les forêts de Laigue et d'Ourscamps, dans la vallée de l'Aisne, notre artillerie a violemment bombardé les positions ennemis.

L'ennemi a encore lancé quelques obus sur Montdidier ; nos batteries ont mis fin à ce bombardement.

Reims a été de nouveau bombardée dans la journée du 26 août.

En Argonne, où, depuis le commencement du mois de juillet, l'armée du kronprinz avait vainement tenté de percer nos lignes par des attaques violentes d'infanterie, la lutte de mines et de bombes a repris ; elle a atteint parfois une grande violence ; mais pendant toute cette semaine on n'a pas signalé de mouvements d'infanterie. Dans la région de Vienne-le-Château, dans les secteurs de Marie-Thérèse, des Courtes-Chausses, de Fontaine-Madame, où s'est battu de tranchées à tranchées à coups de bombes et de grenades. Le 21 août, nous avons fait sauter une mine près de Saint-Hubert et nous avons aussitôt occupé et aménagé le terrain bouleversé par l'explosion. Même succès, le 23, devant Ville-sur-Tourbe, où une tranchée ennemie a été complètement détruite par l'explosion d'une de nos mines.

On a parlé de nouveau de Vauquois, dont il n'avait plus été question dans les communiqués depuis la prise du village par nos troupes ; l'ennemi a bombardé les ruines que nous occupons ; aussitôt nous avons répondu par un tir très efficace sur les tranchées allemandes.

En Lorraine, lutte d'artillerie et combats à coups de bombes et de grenades au nord de Flirey.

Ce n'est guère qu'en Alsace que l'infanterie a donné et encore dans les derniers jours. Fatigués sans doute de leurs échecs répétés, les Allemands se sont bornés à canonner les positions que nous leur avons enlevées au nord et au sud de Munster.

Le 22 août, l'ennemi a attaqué nos positions sur la crête de Sonderbach ; il a été complètement repoussé et a subi des pertes sensibles. Le lendemain sur les crêtes du Linge et du Barrenkopf, nos fantassins s'emparaient de plusieurs tranchées que le tir de notre artillerie avait bouleversées. Ce nouveau succès exaspéra les Allemands qui, le 24, lancèrent plusieurs contre-attaques à l'est de la Fecht du nord, sur le Schratzaennele, au Barrenkopf et à la crête du Sonderbach ; partout ils ont été repoussés et nous avons maintenu nos gains qui nous rapprochent de Colmar.

Ainsi, sur tout le front, c'est l'artillerie qui a donné ; artillerie de tous les calibres, depuis les grosses pièces jusqu'aux engins de tranchée ; la crise du matériel et des munitions est donc bien terminée.

La semaine a été glorieuse pour notre aviation. D'abord Gilbert a pu s'évader de Suisse ; il a repris sa place au milieu de ses camarades, heureux de pouvoir continuer la série de ses exploits.

Presque tous les jours des escadrilles, de plus en plus nombreuses,

l'une d'elles comprenait soixante-deux avions, sont allées bombarder des gares, des cantonnements, des usines allemandes.

Le 22 août, nos avions bombardaients les gares de Lens, d'Hénin-Liétard, de Loos et la voie ferrée de Lille à Douai, c'est-à-dire les centres de voies ferrées qui ravitaillent les troupes ennemis en Artois.

Dans la nuit du 23 au 24, une escadrille de sept avions a bombardé les gares de Tergnier et de Noyon ; des incendies ont été allumés dans la gare de Tergnier, la plus importante.

La gare de Lorrach, dans le grand duché de Bade, a reçu aussi la visite d'un de nos avions ; celle d'Offenbourg, dans le même duché, a été aussi bombardée.

Le 25, soixante-deux avions ont survolé les hauts-fourneaux de Dillingen, importante fabrique d'obus et de plaques de blindage, dans le district de Trèves ; plus de cent cinquante obus, dont une trentaine de gros calibres, ont été jetés sur les usines.

Au cours de la même journée, nos avions bombardaients, en Woëvre, les cantonnements allemands de Pannes et Baussant, au sud-ouest de Thiaucourt, les gares et les bivouacs allemands de Grandpré, de Châtel, de Cornay et de Fléville dans les Ardennes, la gare de Tergnier, le parc d'aviation de Vitry-en-Artois et la gare de Boisieux, dans le Pas-de-Calais.

Une escadre de soixante avions français, anglais et belges ont bombardé la forêt d'Houthulst, entre Langemarck et Dixmude ; plusieurs foyers d'incendie ont été allumés dans les couverts qui abritaient des troupes et des dépôts de munitions ennemis.

Dans le domaine de l'air nous avons aujourd'hui une grande supériorité sur les Allemands, supériorité qui s'affirme chaque jour davantage.

La base navale que les Allemands ont installée à Zeebrugge pour leurs sous-marins a subi le 23 août un terrible bombardement exécuté par une escadre anglaise comptant une quarantaine d'unités. Les grosses pièces de l'artillerie ennemie cachées dans les dunes ont voulu répondre ; elles ont été réduites au silence. Les dégâts causés à Zeebrugge sont considérables ; quelques sous-marins auraient été détruits.

Deux de nos torpilleurs ont coulé le 23 août un destroyer allemand du type de ceux qui ont été coulés par la flotte russe dans le golfe de Riga et dont nous donnons plus loin une photographie.

Pour couronner cette belle série, un hydravion anglais a coulé, le 26, un sous-marin allemand au large d'Ostende.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Les troupes britanniques ont réalisé de nouveaux progrès sur les côtes de la mer Egée au delà de la baie de Suvla ; mais leur avance n'est pas aussi rapide qu'on aurait pu l'espérer, les Turcs ayant rapidement fait face à ce danger. Cependant elles reçoivent chaque jour des renforts et elles peuvent s'étendre plus facilement face au détroit des Dardanelles en liant leur action à celle des alliés qui ont attaqué de front la presqu'île.

Les sous-marins anglais continuent à couler des transports turcs dans la mer de Marmara ; un de nos avions en a détruit un au mouillage.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

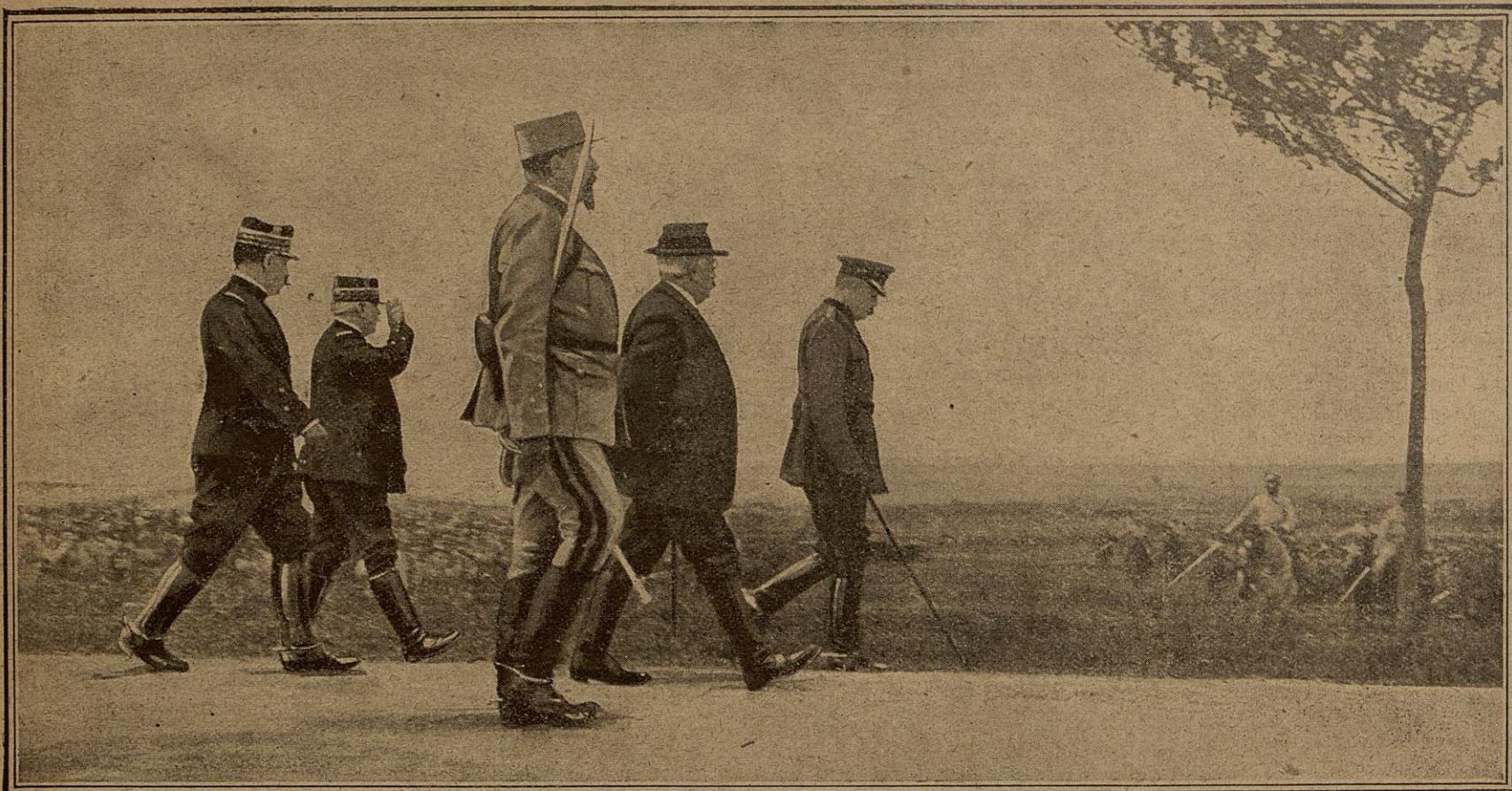
L'Italie a déclaré la guerre à la Turquie ; c'était inévitable, mais encore aucune action militaire entre les deux puissances ; notre alliée pourra joindre ses efforts utilement aux nôtres dans les Dardanelles.

Sur le Haut-Cordenvole, les batteries autrichiennes ont incendié le joli village de Pieve-di-Livinallongo dont nous avons donné la photographie.

La ville de Tolmino est complètement investie par nos alliés.

Sur le Carso, les lignes italiennes se sont avancées à la suite d'une surprise de nuit qui a fait tomber entre les mains des soldats du général Cadorna un réseau très fort de tranchées. La ville de Gorizia, que les habitants ont complètement évacuée, est bombardée avec succès par l'artillerie italienne.

LA VISITE DE LORD KITCHENER



Lord Kitchener, M. Millerand, le général Joffre et le général commandant l'armée, passent devant une division de cavalerie massée près de la route que suivait le ministre anglais ; les officiers saluent du sabre ; le général Joffre répond à ce salut en portant la main à son képi. Lord Kitchener fut très touché de cette surprise.



Lord Kitchener, ministre de la guerre d'Angleterre, est venu rendre visite à nos armées. Il a parcouru tout le front depuis les Flandres jusqu'aux Vosges, accompagné de M. Millerand, ministre de la guerre, et du généralissime. Le voici dans les plaines de Champagne ; un officier de cavalerie indique avec son sabre les positions ennemis.

LA VISITE DE LORD KITCHENER



L'organisateur de la magnifique armée qu'en moins d'une année l'Angleterre a mise sur pied a été émerveillé de tout ce qu'il a vu sur le front de nos armées ; il a exprimé au ministre de la guerre et au général Joffre son admiration pour la tenue des troupes et pour l'entrain dont elles font preuve à chaque instant.



Lord Kitchener a voulu voir de plus près encore ; il est descendu avec le général Joffre dans une de nos tranchées et à l'aide de la lorgnette il a examiné en détail les lignes ennemis, suivant avec un intérêt passionné les effets des obus que lançaient nos batteries d'artillerie lourde placées bien en arrière.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

— 1915 —

Commandant B. de L., Breveté d'Etat-Major.

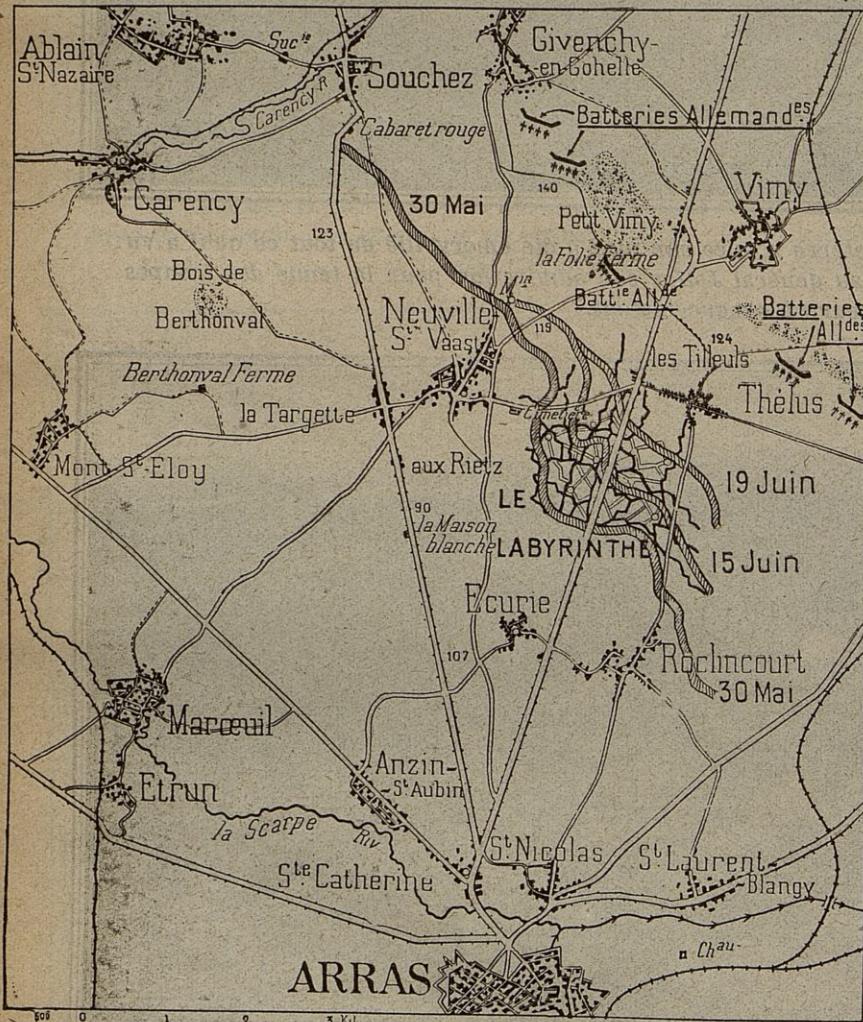
LA BATAILLE D'ARTOIS

CONQUÊTE DU LABYRINTHE

La route de Lens à Arras, à sa sortie de Vimy, descend dans un grand vallon qui s'étale du nord-ouest au sud-est sur cette route. Le fond du vallon est coté 90 m., 92 m. ; les hauteurs nord, vers Thélus 132, vers la ferme de la Folie 140. C'est dans ce fond de vallon que les Allemands avaient organisé une défense toute factice au moyen de tranchées, boyaux, fortins, barricades qui faisaient de cette cuvette un véritable « Labyrinthe » dont le nom donné par nos soldats à cet endroit de défense.

Cette cuvette dominée vers le nord était protégée par les feux d'artillerie allemande dont les batteries lourdes et de campagne se répartissaient sur toute la crête en très grand nombre de Givenchy-en-Gohelle à Thélus ; il y avait jusqu'à du 305 millimètres.

La position du Labyrinthe était donc très forte, et avec art l'ennemi y avait accumulé tous les moyens de défense. Cette position formait du reste



LA RÉGION DE NEUVILLE-SAINT-VAAST

un saillant très prononcé sur les lignes allemandes devant Ecurie dans la direction d'Arras.

Les combats de mai avaient donné à nos troupes les villages d'Ablain-Saint-Nazaire, de Carenty, de Neuville-Saint-Vaast, notre ligne s'avancait par Roclincourt au nord-est d'Arras. Il fallait encore occuper la route de Lens pour élargir le cercle autour d'Arras et assurer nos débouchés futurs sur Lens.

L'attaque du terrain dit « le Labyrinthe » fut résolue.

Le 30 mai une marche concentrique sur les positions ennemis s'effectua par le nord, par l'ouest et le sud.

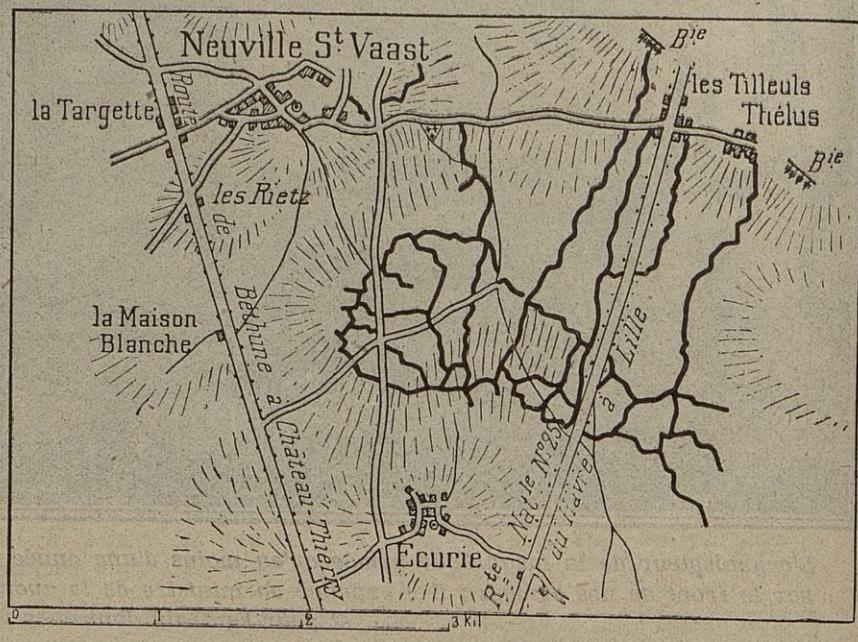
On prit pied dans le Labyrinthe, mais alors commence la série des attaques et des combats dans ce chaos où à chaque pas se rencontraient barricades, boyaux, sacs à terre, etc. La lutte dura ainsi pendant quinze jours où pied à pied nos soldats gagnèrent chaque jour quelques mètres de tranchées.

La marche était d'autant plus difficile que des hauteurs du nord-est qui dominaient l'entonnoir, les Allemands faisaient pleuvoir une grêle d'obus sur les tranchées conquises.

Les grandes tranchées centrales furent enlevées vers le 14-15 juin. On aborda le 16 la grande tranchée du nord, et l'assaut donné à cette partie du terrain permit à nos soldats de se porter jusqu'à la lisière nord des ouvrages.

(1) Voir les numéros 44 et 45 du *Pays de France*. — La première partie de la CAMPAGNE DE FRANCE a paru dans les numéros 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21 ; la deuxième partie, dans les numéros 24, 25, 26 et 27 du *Pays de France*.

Le 19 juin, la plupart des fortins, blockhaus et tranchées étaient occupés par nous ; on était à 400 mètres du groupe des maisons « Les Tilleuls » situées au bas du coteau de Thélus. L'affaire avait été très chaude ; les pertes furent sensibles. Le 161^e régiment d'infanterie allemand qui occupait en grande partie le Labyrinthe fut décimé, même anéanti. On fit à ce régiment près de



LE LABYRINTHE

1.000 prisonniers. Le régiment bavarois de soutien fut également décimé en laissant entre nos mains un nombre égal de prisonniers.

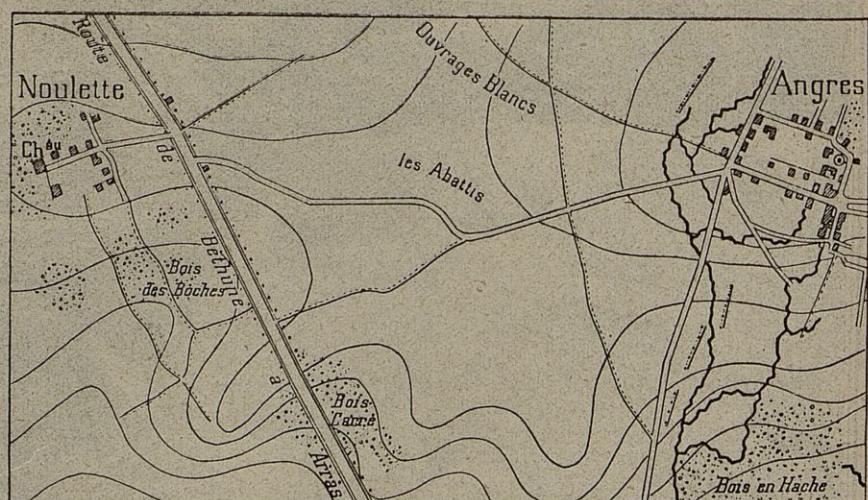
La prise du Labyrinthe permettrait de porter la défense d'Arras vers le nord à plus de 500 mètres, et ce qui était beaucoup plus important, nous avions une avancée vers Lens qui allait menacer les centres de réserve des lignes allemandes.

LES DÉFENSES ALLEMANDES

Nous donnons ci-dessous le plan complet des tranchées et des défenses allemandes dans la région du nord d'Arras. Le lecteur se rendra compte des difficultés qu'ont eu à surmonter nos héroïques soldats au cours de la bataille d'Artois.

NOULETTE ET ANGRES

La partie nord du champ de bataille de l'Artois peut être limitée à la ligne Noulette-Angres ; elle passait au sud des ouvrages blancs, ainsi dénom-



més par suite de leur aspect blanchâtre, dû au sol crayeux retourné et sillonné de tranchées.

C'est dans cette partie, entre la route de Béthune et le village d'Angres, que se produisit l'offensive de mai.

On vit tout particulièrement, le 8 mai, un régiment de spahis, attaquant à pied les tranchées boches et se précipitant des Abattis aux premières maisons d'Angres ; de ce pauvre régiment indigène, peu revint ; ils avaient donné cependant la mesure de leur courage et de leur vaillance.

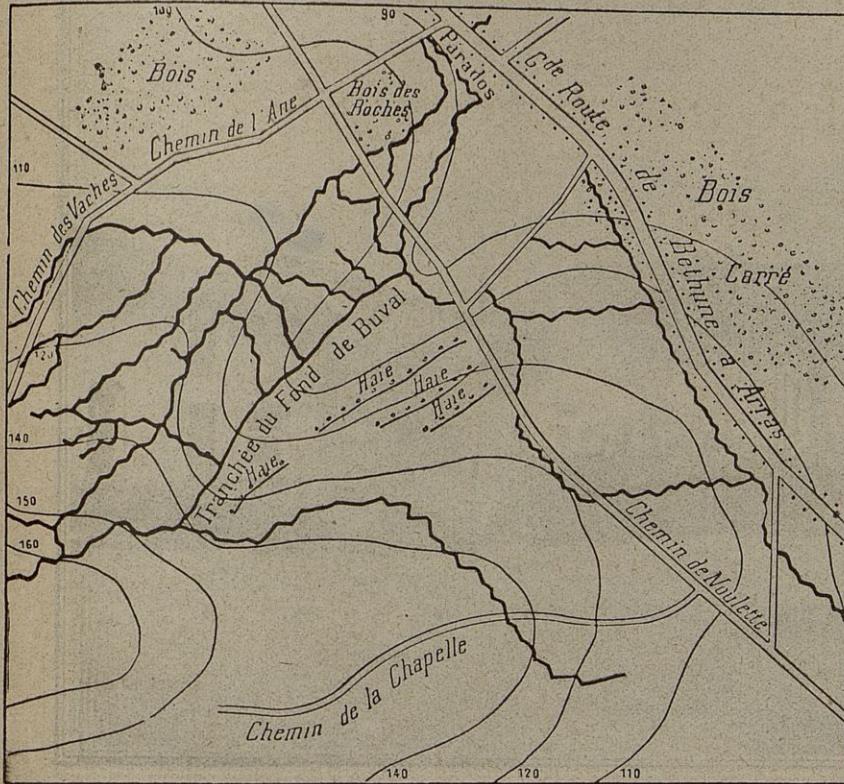
Le terrain de défense à Angres et au sud est formidablement retranché. Le bois, en hache, est un réduit monstrueux de défenses de toutes sortes accumulées. C'est le point qui relie la ligne allemande du front d'Angres à Souchez ; c'est par suite l'appui au nord de la défense de Souchez ; c'est une

forteresse de première résistance contre laquelle actuellement nous portons tous nos efforts.

Nos lignes actuelles dépassent la Fosse Calonne et se dirigent droit au sud sur la station du chemin de fer à Souchez. Encore un effort et le saillant de Souchez enlevé nous abordons les falaises de Vimy qui dominent toute la plaine de Lens.

LE FOND DE BUVAL

Ce mot évoque le souvenir de combats grandioses et acharnés qui se sont livrés en mai sur les pentes nord de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. Le fond de Buval est un ravin assez profond qui descend de la croupe 168 où est construite la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette et qui va en



s'épanouissant vers la route d'Arras à Béthune en face du bois Carré qui borde cette route.

C'est un pour d'appui nord de l'éperon de Lorette. Aussi avait-il été l'objet de tous les soins de la défense allemande.

Dans le fond courait la grande tranchée de communication, sur les pentes nord-ouest un enchevêtrement de tranchées, boyaux, qui s'avancraient sur la croupe du chemin des Vaches et du chemin de l'Ane.

Les bouquets de bois qui parsèment le terrain avaient été magistralement mis en état de défense, tel ce bois des Boches !! ainsi appelé par nos troupes, car il fut le cimetière de nombreux Allemands tombés en le défendant. Le grand bois Carré qui bordait le fond de Buval vers le nord flanquait et battait tout le ravin. Tout le long de la grande route une profonde tranchée creusée sur le revers sud du chemin avait des vues sur tout le ravin.

Plus au nord, une lourde tranchée, Parados, dominait le terrain.

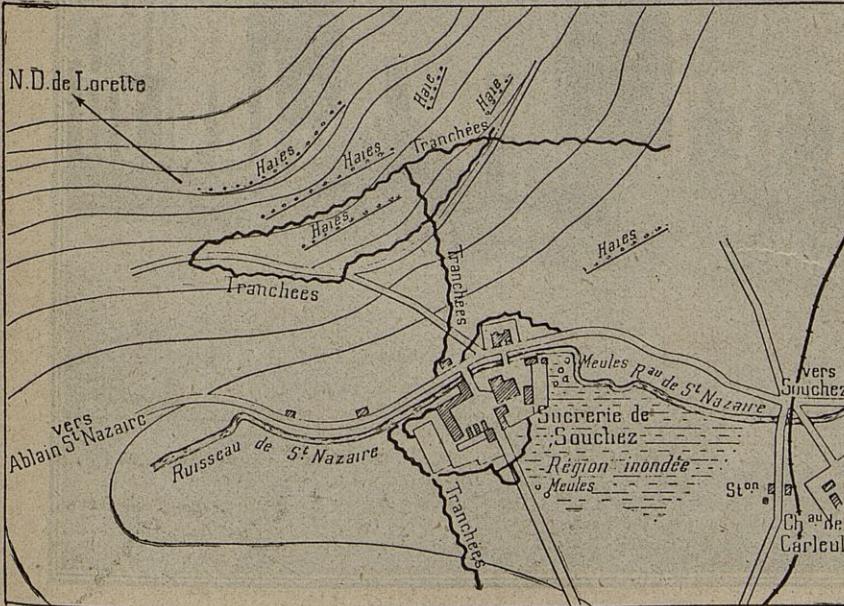
Enfin, sur le versant ouest du ravin, des haies vives et des défenses accessoires émaillaient le terrain.

C'est notre 2^e corps qui eut l'honneur de livrer ces combats sanglants et d'enlever à l'ennemi cette position si solide et qui lui était si précieuse. Ce n'est pas la première fois que ce corps d'armée s'est couvert de gloire !

LA SUCRERIE DE SOUCHEZ

L'attaque et la prise de la sucrerie de Souchez sont restées célèbres.

Située sur la route de Souchez à Ablain-Saint-Nazaire, à environ 500 mètres de Souchez, la sucrerie est formée de gros et solides bâtiments



de pierres réunis dans un enclos muré. Le ruisseau de Saint-Nazaire qui passe au nord des bâtiments forme fossé et défense. Il fut utilisé par les Allemands qui établirent un barrage, inondant toute la partie est du terrain

vers Souchez, dans la direction de la voie ferrée ; c'était une excellente protection.

Les abords de la sucrerie furent couverts de tranchées de défense, de réseaux de fils de fer, de haies vives.

Rejointe à Ablain-Saint-Nazaire par des boyaux de communication, la sucrerie communiquait également avec la défense de l'éperon de Lorette.

On peut se rendre compte sur le croquis de la disposition de défense, la sucrerie étant en contre-bas du côteau qui se dresse vers le nord ; or les Allemands tenaient encore une partie de ce côteau ! Ce ne fut que par l'ouest et le sud, après avoir pris possession de Carenty, qu'on put aborder ce gros pâté de maçonnerie, qui avait été aménagé avec une perfection remarquable par l'ennemi.

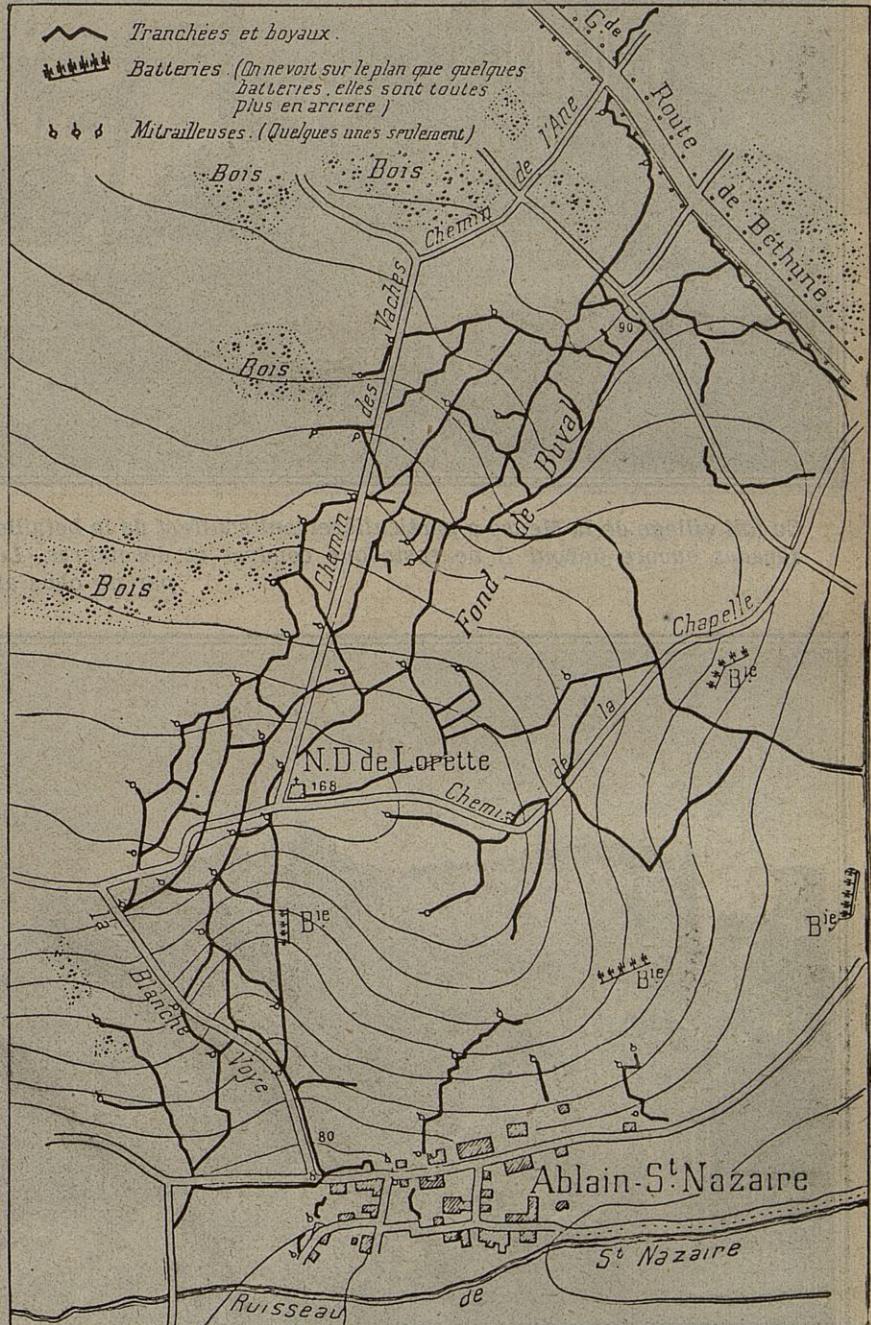
L'attaque de la sucrerie de Souchez dura de longs jours. Aujourd'hui, elle est en notre possession, nous avons même avancé sur Souchez puisque nous occupons le château de Carleul à l'entrée du village, sur le côté est de la voie ferrée.

NOTRE-DAME-DE-LORETTE

La position de Notre-Dame-de-Lorette était formidablement organisée par les Allemands. On peut s'en rendre compte au détail des tranchées, haies, etc., qui sillonnent le front.

Notre-Dame-de-Lorette, petite chapelle située sur un éperon qui s'avance vers l'est, domine tout le pays.

Les pentes sont raides, boisées en des endroits. La défense en est facile.



Cette position d'avancée dans nos lignes était pour les Allemands d'une importance capitale, elle tenait d'abord la grande route de Béthune-Arras, et par suite nos communications, puis elle couvrait le grand centre minier de la plaine de Lens, centre duquel l'ennemi tire une grosse partie de son combustible.

La prise de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette, et très prochainement du village de Souchez, nous permettra de rectifier notre front d'attaque. La saillie dangereuse ennemie aura disparu.

Les combats en mai sur ce terrain ont été très meurtriers. Les pertes ont été sensibles ; nous avons gagné maintenant la ligne qui va rejoindre d'Arras à Béthune.

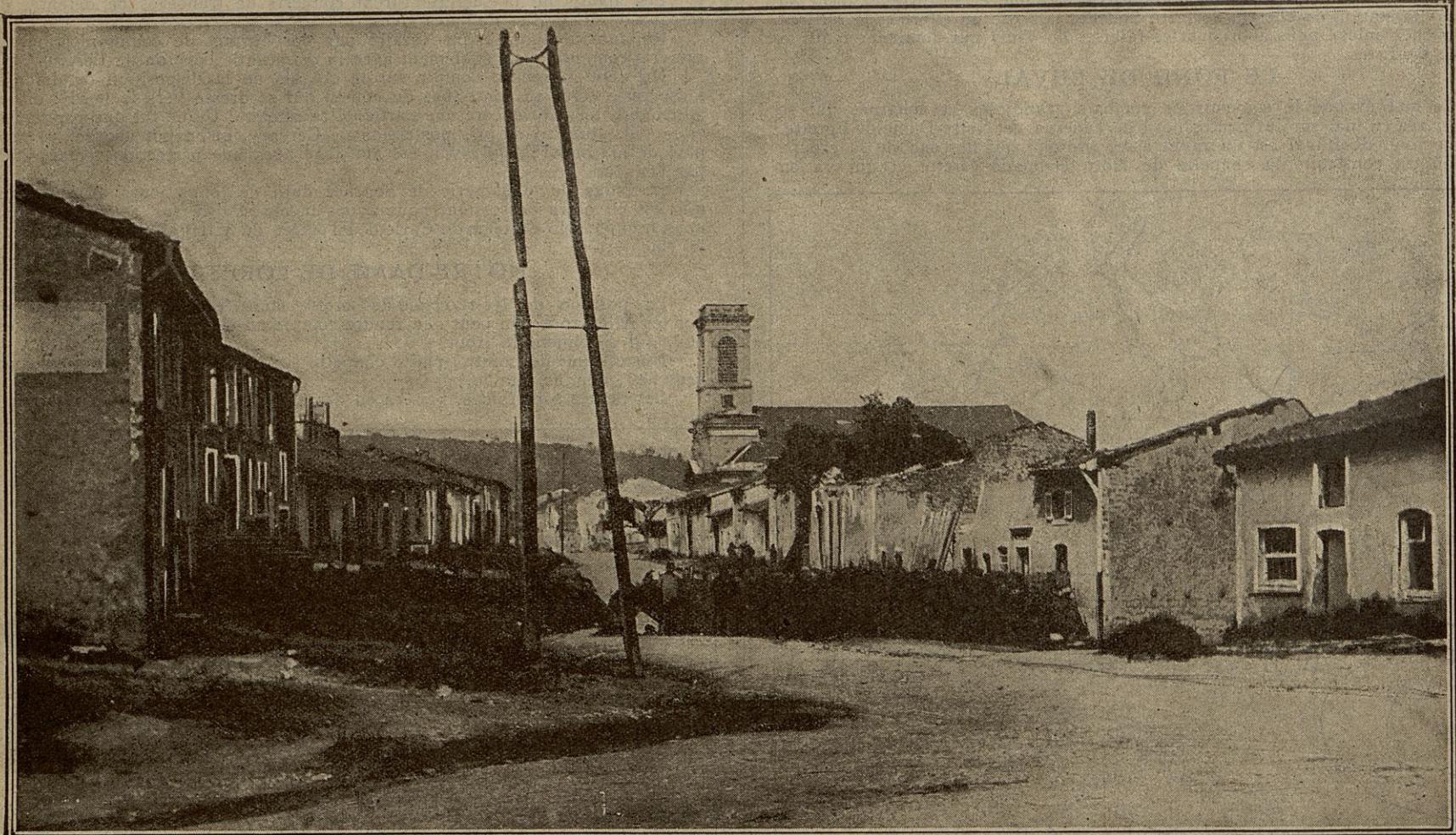
Sur le croquis on ne voit que le tracé des tranchées allemandes. A l'issue de ces tranchées étaient placées des mitrailleuses balayant la zone d'attaque. Le front en était émaillé !! une mitrailleuse environ par 100 mètres de front.

Au loin, les batteries établies sur les falaises de Vimy. Quelques-unes plus rapprochées en contre-bas et abritées.

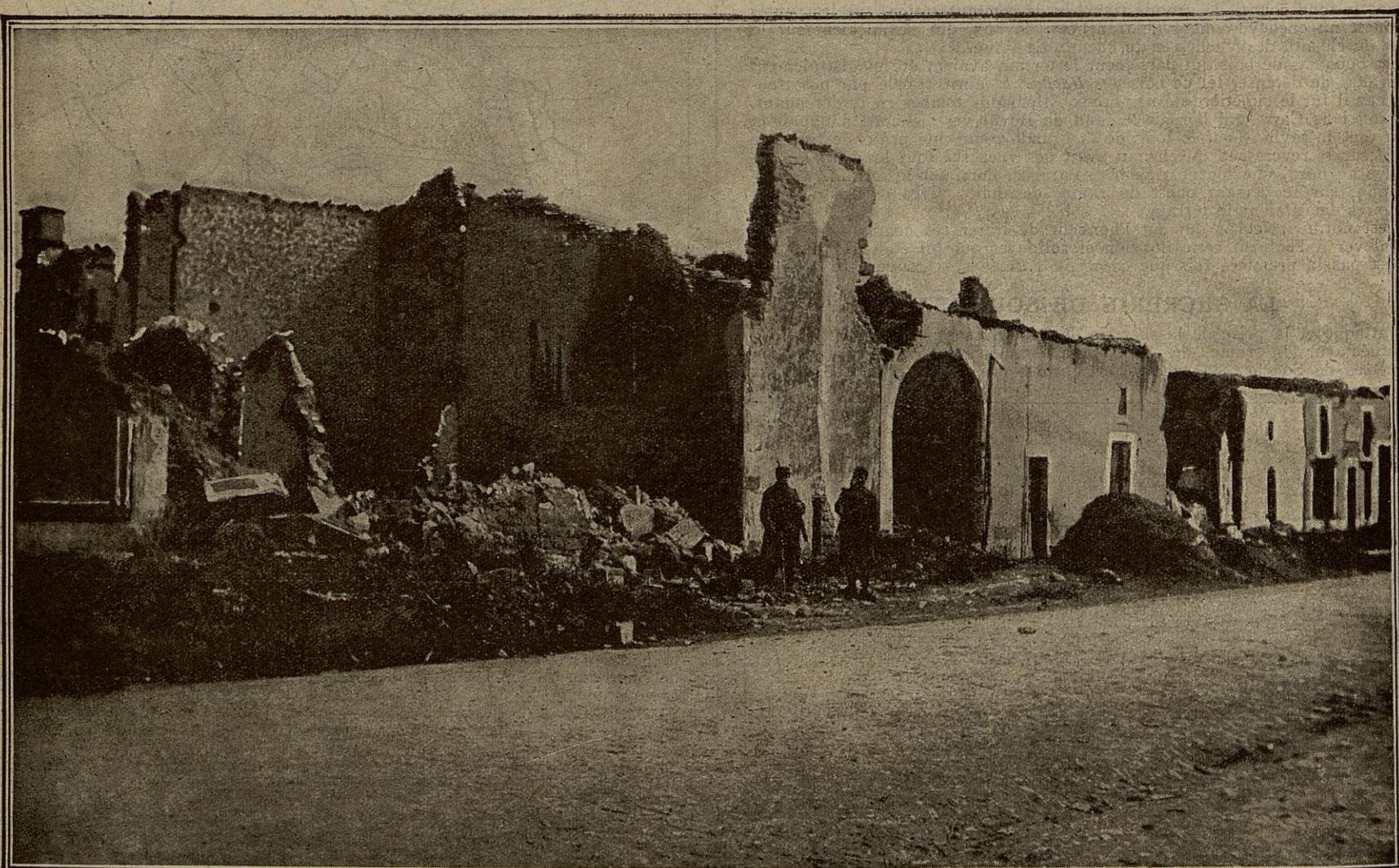
Les Allemands engagèrent sur ce front seul plus de deux divisions, d'Ablain-Saint-Nazaire à la grande route de Béthune.

(A suivre).

DES RUINES EN LORRAINE

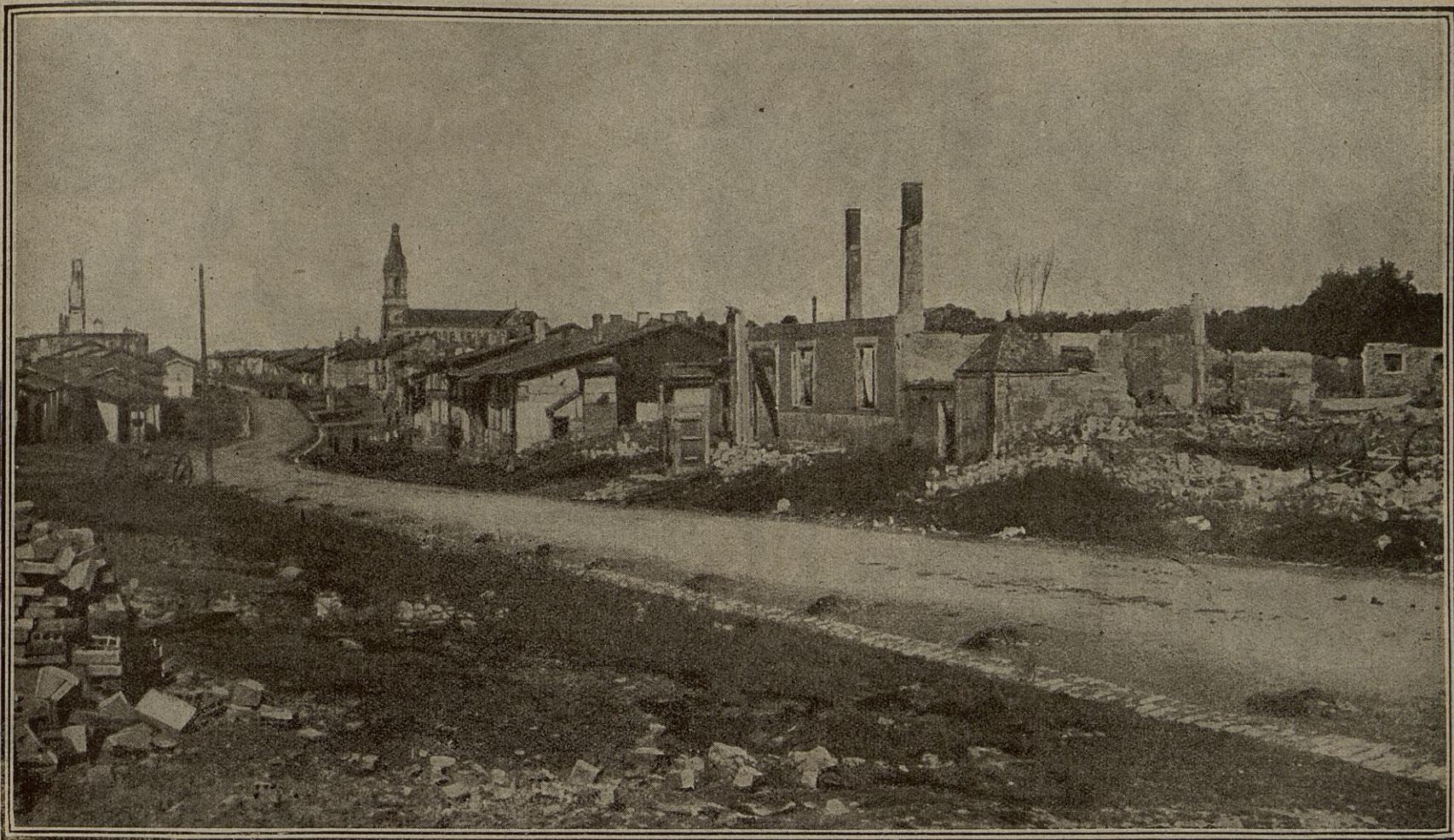


Ce joli village de la Meuse a particulièrement souffert de la bataille ; ce que les obus ont épargné l'incendie l'a détruit ; derrière les façades encore debout il ne reste que cendres et décombres. Le poteau télégraphique de gauche a été complètement sectionné par un obus allemand de 105.

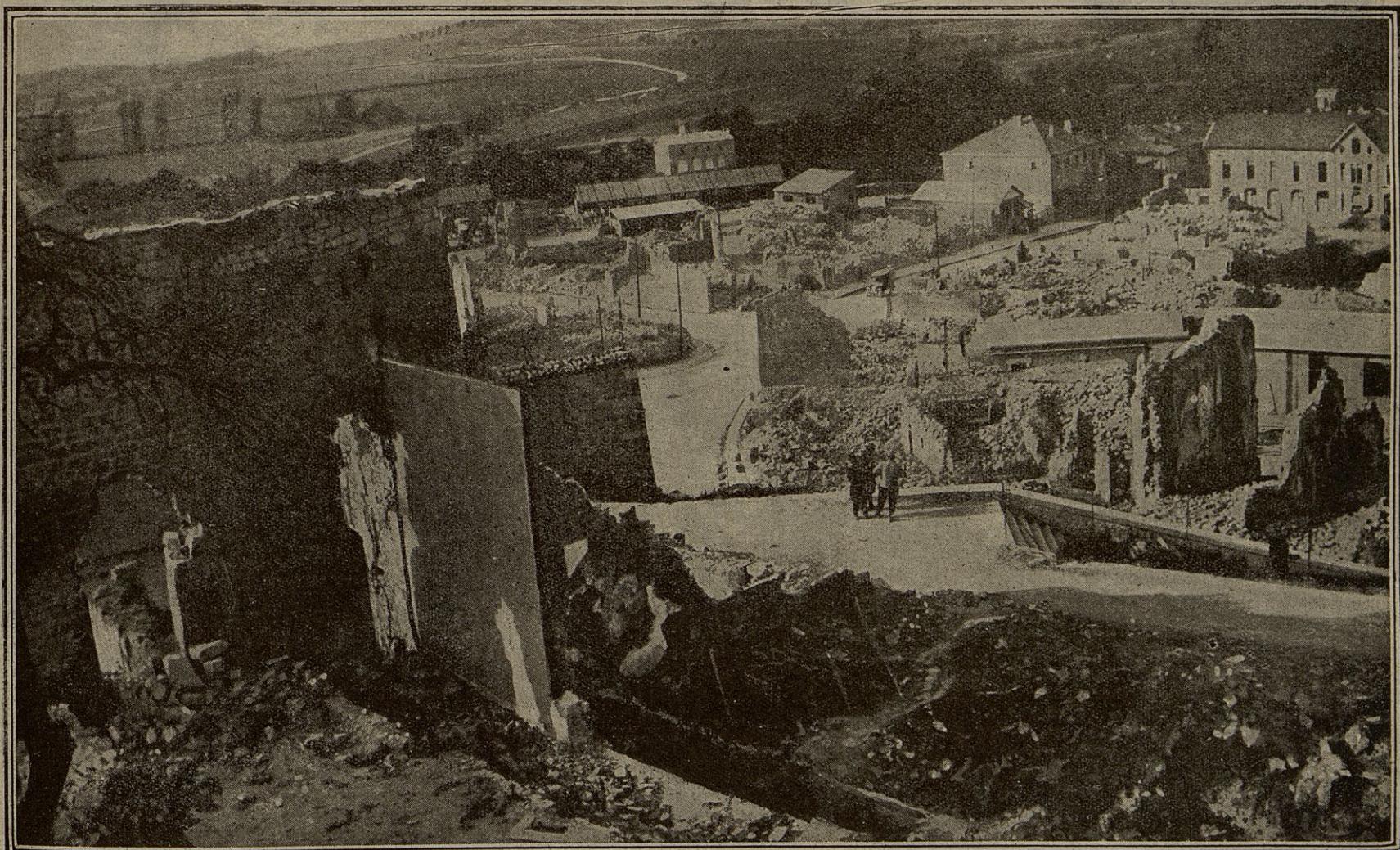


Cette rue du village lorrain n'étant qu'à une distance de 300 mètres environ des lignes allemandes se trouve sous le feu direct des canons ennemis ; aussi ne présente-t-elle plus que l'aspect d'une intense désolation ; pans de murs à moitié écroulés, maisons éventrées ; tous les habitants ont dû fuir.

DES RUINES EN LORRAINE



Après la bataille de la Marne, nos troupes victorieuses rentrèrent dans les villages de la Meuse que les Allemands avaient occupés ; elles n'y trouvèrent presque partout que des ruines ; ainsi ce village de Laheycourt, dont les maisons effondrées s'entassent autour du clocher décapité.



Nous avons donné à plusieurs reprises des photographies des ruines de Clermont-en-Argonne, la jolie cité martyrisée par les Allemands. Voici encore un panorama de la malheureuse ville ; on verra cependant qu'au milieu des ruines se sont élevées de petites constructions en planches ; c'est le commencement de la renaissance.

APRÈS LA BATAILLE DE CARENCY



Les pertes des Allemands dans les combats qui se sont livrés autour de Carentan ont été sévères ; il a fallu, après la bataille, relever leurs morts dans les tranchées que nous avions enlevées ; nos soldats s'y sont employés et les restes de leurs ennemis ont été inhumés avec soin.

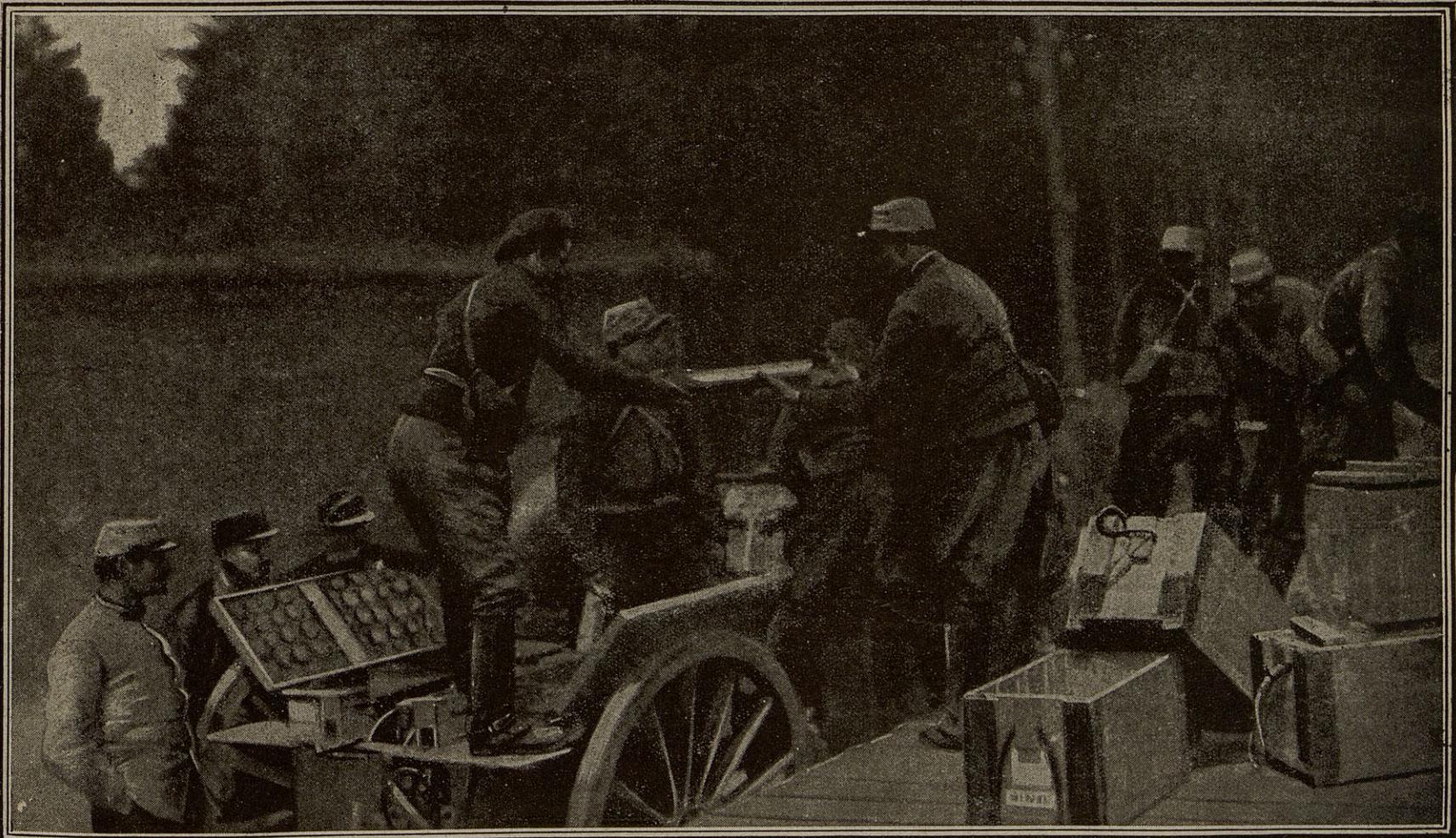


L'explosion d'une mine sous une tranchée allemande a produit un profond entonnoir : autour de ses parois, fauchés par l'explosion, sont couchés de nombreux cadavres allemands ; d'autres ont été recouverts par la terre éboulée ; on les recherchera et tous auront une sépulture décente.

AUX ARMÉES DE L'EST



Le général Dubail, qui commande les armées de l'Est, passe en revue des chasseurs à pied qui se sont particulièrement distingués dans une des dernières actions. Sous le regard du chef, nos braves « vitriers » se redressent, oubliant en ce moment les fatigues et les durs combats, ne pensant qu'à faire mieux encore pour écraser l'ennemi.



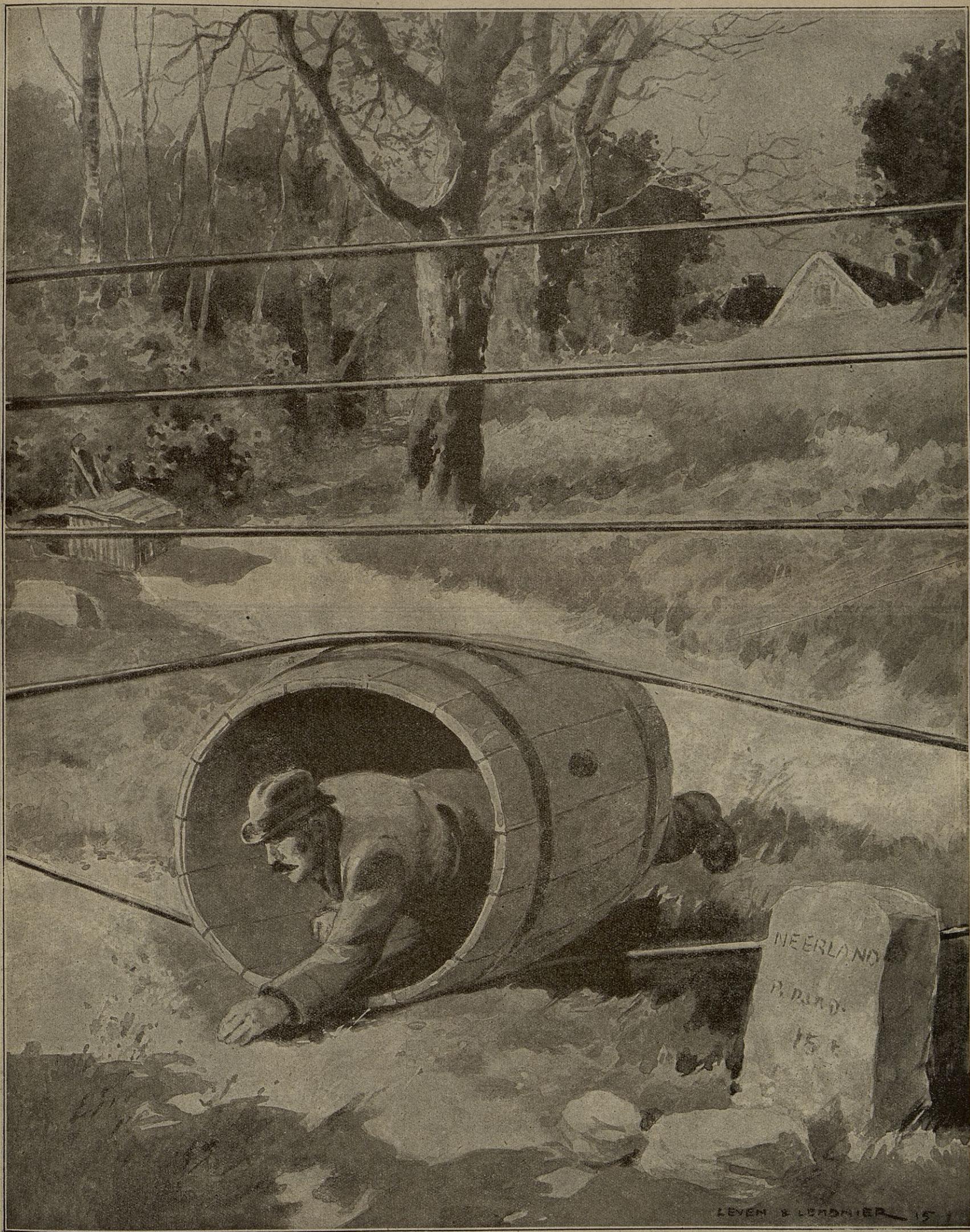
Les canons auront leur provende ; les munitions des 75 et des pièces de montagne viennent d'arriver ; les caisses, remplies de ces obus dont on fait une si grande consommation, sont ouvertes et les cartouches sont placées soigneusement dans les alvéoles du caisson qui les apportera aux pièces en batterie. Un bois de sapins dissimule ces opérations.

AU MILIEU DES FILS DE FER BARBELÉS



Le réseau de fils de fer barbelés, dont la guerre actuelle aura vu un extraordinaire emploi, est un moyen de défense terrible qui arrête l'élan des meilleures troupes. Ce boyau d'accès dans un poste avancé, creusé à trente mètres à peine des tranchées allemandes, a été copieusement garni de ces fils de fer qui s'entremêlent en un lacis inextricable.

POUR SORTIR DE BELGIQUE



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Les Allemands ont barré la frontière entre la Belgique et la Hollande par de gros fils de fer que traverse un puissant courant électrique. Cela n'empêche pas les Belges de franchir la frontière; parmi les moyens les plus ingénieux qu'ils ont trouvés pour ne pas être électrocutés est celui du tonneau que représente notre dessin.

DANS LE SOISSONNAIS



Les plateaux du Soissonnais sont bordés de hautes falaises dans lesquelles sont creusées des grottes et des carrières ; on sait que les Allemands se servent de ces excavations comme abris pour leurs troupes et leurs munitions ; les profondes carrières qui se trouvent de notre côté sont également utilisées par nos troupes.



L'entrée des carrières du Soissonnais, où nos soldats peuvent se reposer en toute sécurité, se prolonge en une tranchée que gardent des poilus vigilants ; les fusils sont aux créneaux ; les sentinelles surveillent les mouvements de l'ennemi ; à la moindre alerte, les soldats se précipitent hors de leur abri..

NOS DRAGONS EN ARTOIS

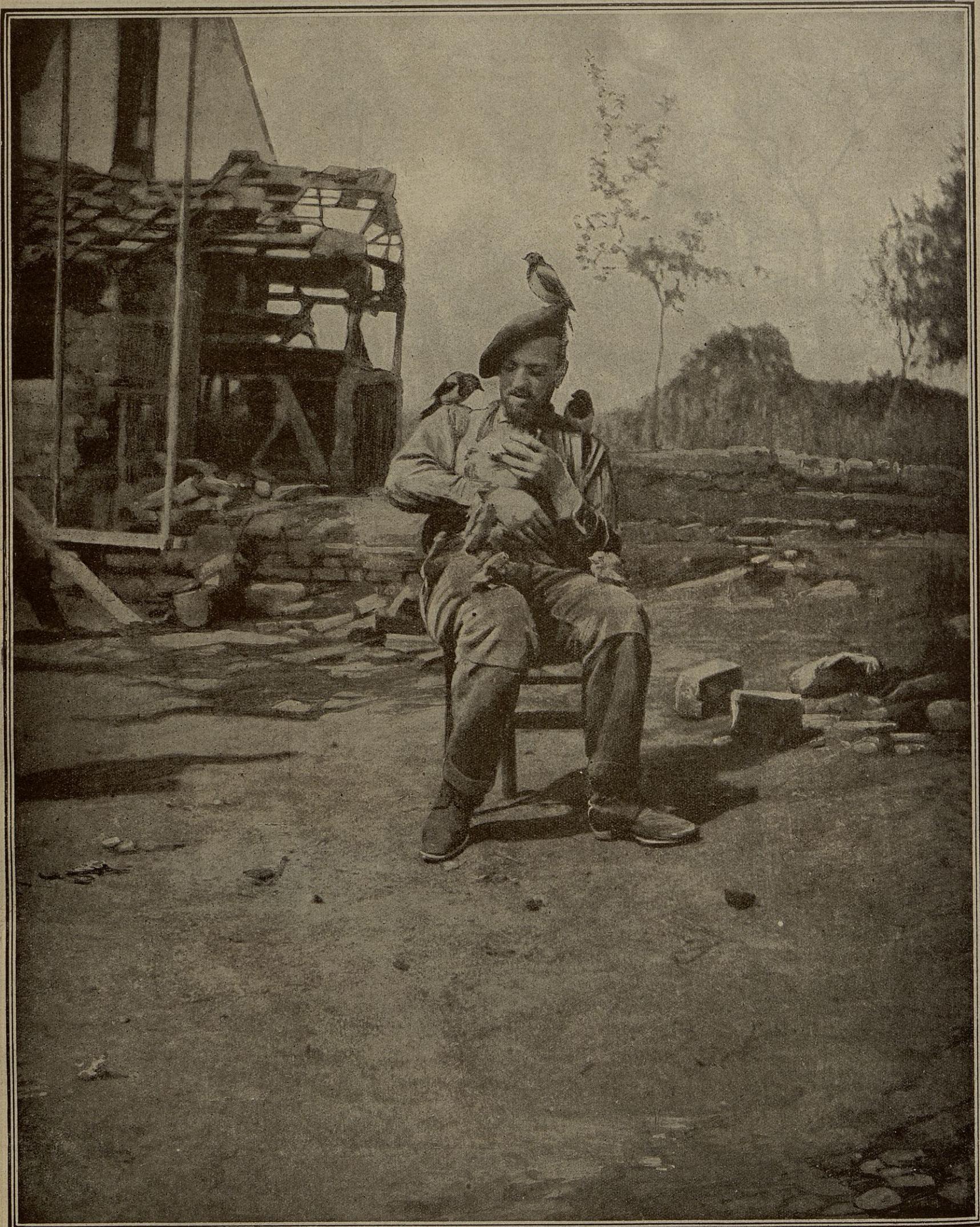


Les dragons sont au bivouac ; à côté des sabres, les carabines sont en faisceaux ; les hommes lisent ou écrivent ; les chevaux mangent tranquillement. C'est le calme absolu, et cependant chacun a l'oreille aux aguets ; lorsque le bruit de la fusillade devient plus intense, chacun espère que c'est l'attaque décisive, que l'on va monter en selle pour sabrer l'ennemi en fuite.



Bien qu'on leur ait rendu leurs montures, nos cavaliers, cuirassiers, dragons, chasseurs et hussards, descendent encore dans les tranchées pour faire la relève de leurs camarades de l'infanterie ; en certains combats de l'Artois, ils ont même chargé à la baïonnette, malgré leurs bottes et leurs éperons ; voici des dragons en sentinelles dans des ruines, aux environs de Carenty.

LES DISTRACTIONS DE NOS TROUPIERS



Nous avons vu nos troupiers apprivoiser des grands-ducs, des marcassins ; en voici un qui a déniché des nids de pie et qui passe ses loisirs à domestiquer les oiselets, ce qui est d'ailleurs assez facile. En le voyant si tranquille, on pense, malgré les ruines qui l'entourent, au pacifique « charmeur » d'oiseaux du jardin des Tuilleries.

NOTES

D'UN

Engagé volontaire de l'Aviation⁽¹⁾

(Suite)

Le maire continue son récit, et je ne puis m'empêcher de regarder avec admiration la figure loyale et énergique de ces deux vrais Français.

— Le troisième jour, les Allemands firent un essai pour sortir du village, notamment du côté du cimetière dont les murs leur servaient à pratiquer des meurtières. Ils ne travaillèrent pas seulement pour le roi de Prusse en l'occurrence, car, par ces mêmes meurtières, les Français les fusillèrent par la suite. Regardez, on voit encore la trace des trous creusés par les soldats déployés en tirailleurs à la sortie de Vitrimont. Du haut de la colline, derrière nous, un feu incessant était ouvert contre nos troupes, mais celles-ci se moquaient de ce feu et ne songeaient qu'à contre-attaquer. Peu leur importait leurs pertes, ce qu'elles voulaient, c'était empêcher l'avancée allemande du côté de Saint-Nicolas. Elles réussirent et ce fut alors la retraite.

— La déroute ennemie s'opéra la nuit. Il venait sans cesse et sans cesse de nouvelles troupes, le défilé dura sept heures. Malgré l'obscurité, nos adversaires n'hésitaient pas le moins du monde. Ils connaissaient le chemin admirablement, ne consultaient même pas la carte ni les poteaux. Quoique talonnés par les Français qui étaient déjà au cimetière alors que les fuyards évacuaient encore le village, soit à 150 mètres à peine de distance, quoique se hâtant de se retirer, les Allemands trouvaient cependant le temps de tout saccager, de mettre le feu aux ruines et de commettre des assassinats. Ils fusillèrent un pauvre vieux de 75 ans qui avait commis l'imprudence de se mettre à sa fenêtre pour les voir passer et de garder sa lampe allumée. Ils le tuèrent sous prétexte qu'il devait faire des signaux aux Français ! Comme il était sourd, il n'avait pas entendu qu'ils lui criaient d'éteindre. Une vieille femme fut subir le même sort pour la même raison, mais elle se hâta de souffler sa chandelle.

— Ce n'était pas fini : un violent combat se déroula encore autour du cimetière. Voyez ce qu'il en reste : des croix éparses, des tombes piétinées, mutilées. Ils ne respectèrent rien ! Leurs morts, ils les enfouissaient par sept et huit dans le même trou d'obus. Et c'était moins par humanité que pour ne pas laisser connaître l'étendue de leurs pertes. Quelle odeur que celle qui nous entoure depuis ce passage affreux, vous sentez cette odeur fade et persistante. Ça sent la mort, ça sent l'Allemand !

Nous voyons des tombes creusées à la hâte ; là repose l'aspirant d'artillerie C..., là c'est un lieutenant du 26^e, sur la croix de bois est écrit à la main : « On te vengera ! ». La capote d'un soldat du 69^e, percée de six balles, deux au col, quatre à la poitrine, pleine de sang, est sur une tombe comme en train de sécher.

Plus haut, du côté d'une ferme dont il ne reste plus rien, nous trouvons une batterie allemande complète, avec ses caissons, abandonnée par les Allemands en position de tir.

Toute la route est, pendant plus de 300 mètres, défoncée par les obus, les arbres sont déchiquetés, les fils télégraphiques pendent lamentablement. Et partout des tombes avec des képis ou des capotes. Deux soldats reposent côté à côté : sur une croix, une inscription française, sur l'autre elle est en allemand. Sauvagerie dans la vie, fraternité dans la mort !

Le maire a institué une garde civique qui procède au déblaiement des décombres. Lorsqu'ils auront été tous enlevés, il ne restera pas une pierre du village de Vitrimont.

Tels sont les effets de la Kultur allemande !

2 NOVEMBRE. — Le maréchal des logis G... et le lieutenant M..., pour la seconde fois, sont victimes d'une panne de moteur qui les oblige à atterrir entre les lignes françaises et allemandes, à Kour. Aussitôt après la descente, les observateurs allemands qui se trouvent au fort du camp des Romains les signalent à l'artillerie : une grêle d'obus tombe à l'adresse du monoplan qu'ils encadrent sans pouvoir l'atteindre. Un projectile éclate à moins de quatre mètres ! Fort heureusement, pilote et observateur ont eu le temps

de s'enfuir à plat ventre et d'échapper ainsi aux canons et à la fusillade de l'infanterie qui tire des tranchées.

Dès que la nouvelle de l'incident parvient à Toul, le sergent mécanicien A... part en tracteur avec une remorque et veut bien m'emmener avec lui. Nous allons chercher l'appareil. Le travail de démontage commence à six heures du soir et se termine à deux heures du matin, s'effectuant dans l'obscurité la plus complète. Des soldats du génie et quelques territoriaux nous aident. L'un de ceux-ci est tué à mes côtés par une balle : il a eu l'audace incroyable d'allumer une cigarette et a payé cher une passion que je comprends. Il est la seule victime de notre expédition !

L'appareil, déjà bombardé avant notre arrivée, est criblé de projectiles. Nous nous contentons de ramener le moteur qui est intact. Pendant huit heures interminables, défense d'ouvrir la bouche, de fumer et de faire le moindre bruit. Notre sort dépendait de l'observation la plus stricte de cet ordre. Les fusées éclairantes qui tentent de nous repérer, quelques salves de temps à autre constituent notre seule compagnie, notre unique distraction. A aucun moment, l'idée du danger ne hante notre esprit. Une seule chose me pèse : l'interdiction de griller une cigarette !

Ce travail nocturne vaut au sergent A... d'être cité à l'ordre du jour de la première armée « pour avoir dirigé avec beaucoup de sang-froid et d'activité le démontage d'un avion dans un secteur battu par le feu ennemi ».

7 NOVEMBRE. — Je viens d'avoir une agréable surprise. Le commandant B..., chef de l'aéronautique au G. Q. G. et le commandant de Goy, chef d'un

dormir. Certains ont des hallucinations. Il est amusant de les écouter : « Je vois des Prussiens, n'avez pas, ils vont tirer ! » dit l'un. « Chouette, on va descendre le Boche », soupire l'autre. Et des réflexions multiples, dont certaines incompréhensibles, mais il y a notamment un mécanicien qui, chaque nuit, profère des paroles entrecoupées qui semblent être prononcées sous l'empire du plus réel effroi. A quoi peut-il rêver avec cette régularité ?

Tous ces dormeurs loquaces m'empêchent de sommeiller, je me plonge dans la lecture. Je prends une petite lampe construite par les hommes de l'escadrille. On ne peut s'imaginer les prodiges d'ingéniosité dont ils font montre : toutes les lampes, tous les briquets sont fabriqués par eux avec les ustensiles les plus divers, affectant les formes les plus bizarres.

Certains ont même poussé le génie inventif jusqu'à faire des instruments de musique : violons, mandolines, violoncelles. Une caisse d'essence, de la corde à piano, il n'en faut pas plus. On se distraint comme on peut ! Evidemment ces instruments manquent de son et imitent un peu le cri du chat écorché, mais on s'y fait et on finit par se croire aux Concerts Lamoureux ! Sincèrement, écouter un bruit musical, même discordant, quand on est sevré de tout, cause un réel plaisir. Il y a parmi nous un tsigane, il est cuisinier, il joue sans cesse « le dernier tango ». Il abuse tellement qu'on regrette que ce ne soit pas vraiment le dernier !

11 NOVEMBRE. — Le 27^e bataillon de chasseurs alpins passe et fait sa halte pour déjeuner dans le champ voisin du nôtre. C'est avec joie que nous allons causer avec ces vrais héros. Mais ce n'est pas facile, la plupart d'entre eux parlent patois. Ce sont presque tous des Basques et des Aveyronnais.

Ce sont des hommes remarquables, des tireurs émérites ne manquant jamais leur but à 600 mètres et de véritables athlètes portant un sac de 33 kilos. Quant à leurs mérites comme alpinistes, il n'est pas besoin de les rappeler. Ils font couramment des marches de douze heures dans les montagnes. Ils voient arriver avec joie l'hiver qui va leur permettre de se servir de leurs raquettes et de leurs skis. Nombreux parmi eux sont les guides des montagnes, ignorant la fatigue, dédaignant le repos.

Ce bataillon a réalisé des prouesses et justifié largement le surnom de « messagers de la mort » que leur ont donné les Allemands. Ils ont d'ailleurs payé cher leur vaillance. Mais pas un pouce de terrain n'a été perdu.

Tous les officiers ont gagné un ou deux galons depuis le début de la campagne. Le commandant est tombé le premier au champ d'honneur en chargeant avec son sabre, à la tête de ses troupes.

— Il ne faut pas s'étonner de ce qu'on appelle notre hérosme, me déclare le lieutenant qui me donne ces renseignements, nous défendons notre pays et notre peau !

Les ordres du jour et les médailles militaires ont récompensé à profusion ces braves. Mon interlocuteur me cite un fait entre mille, en me montrant le héros de cette anecdote, jeune sergent, petit et semblant fragile, mais à l'air énergique et déterminé :

— C'était à D..., il était simple soldat. Son lieutenant est tué, tous les gradés gisent sur le sol. Il prend le commandement de sa section, rallie ses soixante hommes. Il est revenu seul ! blessé d'une balle au coude gauche, il épaulait et chargeait d'un seul bras. A lui tout seul, vous entendez, il a tenu en respect cinq cents Allemands. Soudain, en revenant vers le reste du bataillon, il retrouve un lieutenant. Aussitôt ils combinent leurs efforts et malgré tout le sang qu'il perd, le petit soldat continue à faire le coup de feu avec l'officier. On aurait dit deux diables invulnérables. De simple soldat, ce basque fut nommé sergent et reçut la médaille militaire.

— On ne peut se figurer la frayeur des Allemands lorsqu'ils nous aperçoivent, aussitôt ils perdent tous leurs moyens. A D..., ils ne prenaient même pas la peine de viser, ils tireraient avec le fusil sous le bras et la plupart des projectiles s'enfonçaient en terre.

— A Lamath, nous avons eu aussi une dure affaire. Avec le 6^e et le 23^e, nous avons fait 700 prisonniers. Pendant que deux de nos bataillons attaquaient le village, nous, nous opérions un mouvement tournant et nous avons tout pris : outre de nombreuses troupes, il y avait une ambulance divisionnaire allemande dans le pays qui redevenait nôtre.

Les alpins du 27^e sont unanimes à admirer les services du ravitaillement. Ils n'ont jamais manqué de quoi que ce soit.

En deux mois de combat dans les bois, ils n'ont mangé que trois fois du « singe » ; tout le temps leurs repas étaient composés de viande fraîche.

(A suivre).

JACQUES MORTANE.

(1) Voir les numéros 43, 44 et 45 du *Pays de France*.



CET AVION, DONNÉ PAR M^{me} SARAH-BERNHARDT, EST PILOTÉ PAR L'AVIATEUR J...

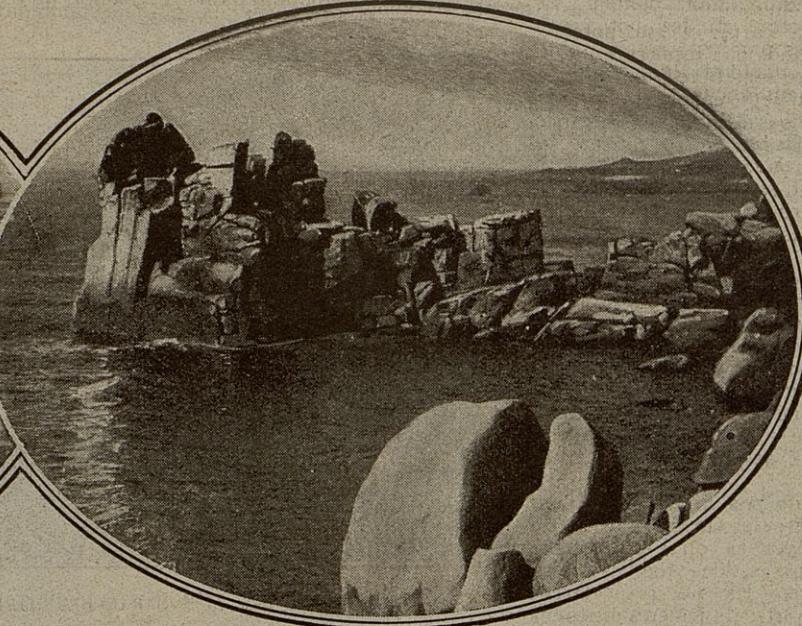
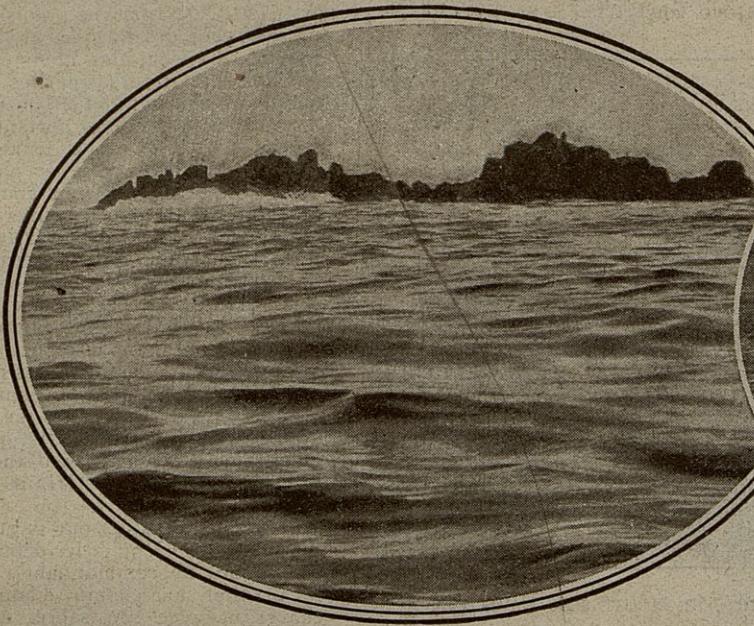
NOS ENNEMIS ET NOS ALLIÉS



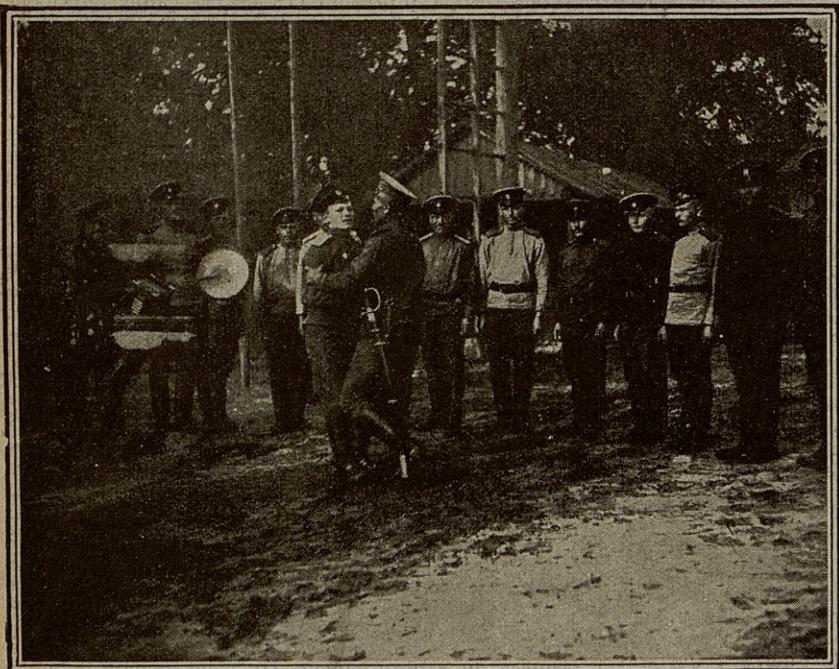
La lutte a été rude en Pologne ; ce n'est que pas à pas que nos alliés, devant la supériorité de l'artillerie allemande, ont cédé le terrain. Voici des soldats allemands traversant un village en ruines et traînant des canons de tranchées.



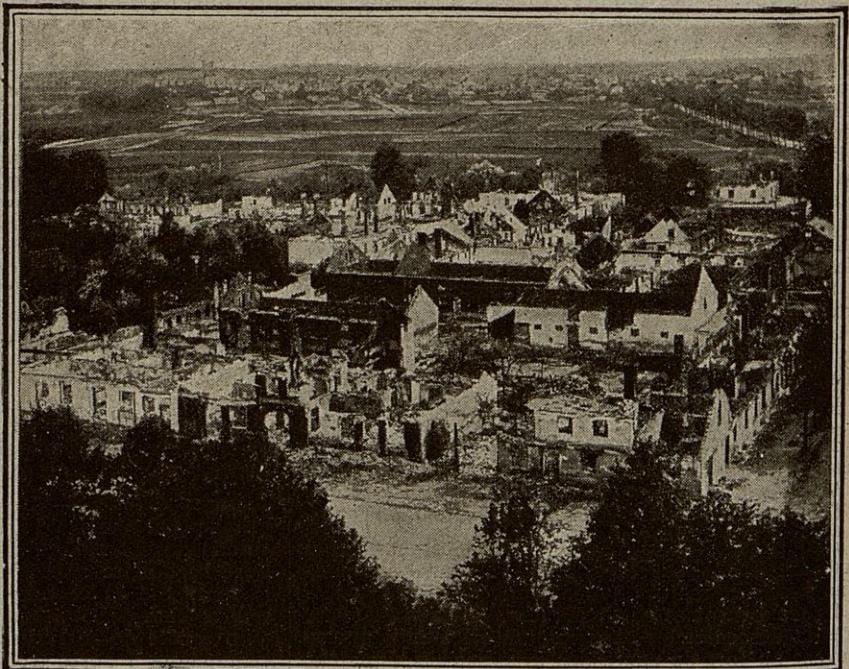
Le général allemand von E... à table avec son état-major dans un village de Galicie. Ce sont les Allemands qui commandent en maîtres dans ces provinces autrichiennes que les archiducs n'avaient pas su défendre.



Les îles Scilly, plus connues en France sous le nom d'îles Sorlingues, forment au sud-ouest de l'Angleterre, entre l'entrée de la Manche et celle du canal de Bristol, un groupe d'îlots rocheux, battus constamment par les vents et les courants. C'est dans les anfractuosités de leurs rivages que viennent s'embusquer les sous-marins allemands ; de là ils vont torpiller les navires qui se dirigent vers les ports anglais. Une active surveillance est maintenant organisée autour de ces îles.



Ce serait une profonde erreur de croire que les armées russes sont démoralisées par l'avance des forces ennemis ; les soldats russes ne demandent que la bataille et entre deux combats ils se livrent au plaisir de leurs danses nationales.



La Galicie aura souffert depuis un an du flux et du reflux des armées combattantes ; ses villages et ses cités, dans la région des batailles, ne sont que décombres ; voici les ruines d'une jolie petite ville de cette province.



CHAPITRE DIXIÈME

(Suite)

C'était une enveloppe qui portait son adresse ! et presque aussitôt Chuchuniou avait senti au creux de l'estomac une souffrance atroce, en reconnaissant l'écriture...

La main qui avait tracé ces lignes était la même que celle qui, chaque huit jours, envoyait des nouvelles à ses parents.

La main de son frère !...

Et, eut-il voulu douter, qu'il ne l'eut pu, car ce cachet postal était le même que celui dont se timbraient les lettres que, chaque semaine, recevait madame Le Guermeur.

Un nuage passa sur les prunelles du jeune garçon dont les genoux fléchirent, tandis qu'un gémissement douloureux s'échappa de ses lèvres.

Ainsi, ils s'écrivaient !

Ainsi, la mort du baron n'avait servi qu'à une chose, les rapprocher davantage encore et peut-être leur faire entrevoir la perspective d'un rapprochement définitif !...

Mais oui, c'était bien cela !...

Et le jeune garçon comprenait maintenant pourquoi, depuis quelques jours, le visage de madame Vigouroux paraissait moins sombre, pourquoi le regard avait repris sa limpide première et pourquoi, par instants, ses lèvres qui, depuis le commencement de son veuvage paraissaient avoir perdu l'habitude de sourire, s'entrouvraient imperceptiblement, avec une expression de bonheur...

Prostré dans la lande, le visage étreint douloureusement dans ses mains crispées, Chuchuniou se laissait emporter par le désespoir.

C'était fini de lui !... jamais... non jamais, il ne pourraient supporter la vue du bonheur de son frère, ce bonheur fait des débris de son cœur, à lui ?...

Et c'était bien cela que lui réservait l'avenir, si la Providence ramenait au pays Roger, échappé à la mitraille allemande !

Un pressentiment lui disait que la jeune femme attendait le brillant officier pour mettre sa main dans la sienne.

D'un bond, comme une bête affolée que le chasseur traque, Chuchuniou, fuyant devant la souffrance qui le guettait, éperonné par la jalousie, se leva et courut à la falaise.

Rapide comme l'éclair, il venait d'avoir la vision d'une délivrance immédiate et proche.

La mer, qui battait de ses vagues la base des roches, lui tendait son linceul libérateur.

Qu'il eût une seconde de volonté et c'en était fini de ses larmes et de ses tortures.

En ce moment, la brise apporta jusqu'à lui des échos affaiblis mais dans lesquels son oreille perçut les notes affolées de la charge que des roulements de tambour précipités soutenaient...

Non loin, le bataillon de territoriale, cantonné dans la région, s'entraînait.

Le jeune garçon, saisi, le cœur soudainement chaviré, s'immobilisa sur la crête rocheuse du haut de laquelle il allait se précipiter.

Il lui sembla qu'un rideau se déchirait devant lui, un rideau derrière lequel lui apparaissait tout à coup son devoir...

Oui, son devoir... car ce qu'il allait faire là, maintenant, il s'en rendait compte, c'était une lâcheté !...

Comment !... lorsque l'ennemi était en France, incendant, massacrant, pillant, lorsque la terre ancestrale écrasée sous le lourd talon allemand se révoltait de toutes les forces de ses fils contre le viol odieux dont elle était victime, il songeait, lui, plein de force et de vigueur, à fuir le combat...

Il désertait devant l'ennemi !... car dans des circonstances semblables, le suicide est une désertion ?...

Mais s'il voulait mourir, les occasions ne manquaient pas là-bas !... au front, à chaque heure de la journée, à chaque minute, des enfants de France tombaient pour la défense de la mère commune !...

Que ne se joignait-il à ceux-là ?... Au moins, en tombant, serait-il utile au pays et l'amertume de ses

derniers moments serait-elle adoucie par la pensée que lui aussi avait fait ce qu'il devait.

Le soir même, après une longue station sur ce chêne du haut duquel il avait, pendant de si longues nuits, épier son frère caché dans la pergola de Kercoat, Chuchuniou gagnait à bicyclette Morlaix, où il s'embarquait dans le premier train à destination de Paris.

En quittant le pavillon, il avait emporté quelques économies qu'il possédait, laissant à son père un mot d'adieu, où il disait son inflexible volonté d'aller, lui aussi, combattre avec les autres Bretons.

Il demandait pardon à sa mère du chagrin qu'il lui causait, mais la suppliait de ne pas trop pleurer s'il lui arrivait de demeurer là-bas, sur cette terre de Flandre où déjà tant d'amis reposaient. « Mourir pour la France, disait-il, ce n'est pas mourir et soyez certaine que si la mort me frappe, ce sera le sourire aux lèvres et la joie dans les yeux... ».

C'est ainsi qu'après quatre jours de route, ayant atteint la zone de combat où les fusiliers bretons tenaient tête à l'ennemi avec une opiniâtreté admirable, lui barrant cette route de Calais qu'il visait avec son habituel entêtement de brute, Chuchuniou se trouva dans les ruines d'un village où les régiments étaient au repos en attendant l'ordre de repartir au feu...

Tout de suite ce grand garçon au visage de fille, aux yeux candides et doux dont les prunelles profondes brillaient d'un feu sombre, fut « pris à la bâton » par les cols bleus.

Sans compter qu'il était comme eux du pays des ajoncs dorés et des grandes pierres grises...

Empressé à rendre de menus services, faisant la corvée de bois, allant puiser de l'eau, surveillant la cuisson de la soupe, nettoyant un fusil, portant un sac, en quelques jours Chuchuniou fut adopté par une escouade, sur les talons de laquelle il se glissa lorsque arriva l'ordre de retourner en première ligne...

Comment s'y prendrait-il pour se battre ?... cela, il ne le savait pas ; mais il sentait une joie immense lui enfler les poumons à la pensée que bientôt c'en serait fini de cette obsédante pensée qui toujours, toujours, comme un clou enfoncé dans son crâne, lui bourrait le cerveau !

Il comptait sur une circonstance favorable pour l'aider à accomplir son projet.

Et puis, voilà qu'au fur et à mesure qu'il avançait à la suite du bataillon, une transformation se faisait en lui ; non que son cher amour diminuât d'intensité, mais il se renforçait, au contraire, d'un sentiment qu'il avait jusqu'alors ignoré.

Depuis plusieurs mois, en effet, le drame intime auquel il avait été mêlé l'absorbait tout entier, au point que la tragédie dans laquelle se débattait la France l'avait laissé en quelque sorte indifférent.

D'ailleurs, dans ce lointain pays de Roscoff, il n'en avait reçu que des échos très affaiblis ; et son cœur concentré sur celle qui était toute sa vie, ignorait l'élan sacré qui avait jeté d'un seul bond à la frontière tous les enfants de la France...

Et voilà qu'en suivant la route jalonnée de ruines et de tombes qui disaient toute l'horreur de la lutte à laquelle il était demeuré jusque-là étranger, il se fit tout à coup en lui comme un grand remous ; du fond de son être une voix



monta, qui lui crie :

« N'es-tu donc pas Français, toi aussi, comme tous ceux qui dorment là leur dernier sommeil... comme tous ceux dans le sillage desquels tu marches en ce moment ?...

» Est-il noble à toi d'aller à la mort comme à un suicide et ne crois-tu pas arrivé le moment de rejeter loin de toi toute autre pensée, pour faire ton devoir, rien que ton devoir de bon Français ?

» La mort !... soit... Mais la mort pour une noble cause et non pour fuir un désespoir d'amour que la lâcheté seule t'empêche de surmonter.

» Et combien le devoir t'es rendu facile à accomplir !... regarde autour de toi ! Combien te sont supérieurs !... les gars qui t'entourent.

» Eux aussi laissent derrière eux une femme qu'ils aiment et auprès de laquelle ils eussent aimé vivre !... Plus rudement que toi atteints par cette guerre infâme, beaucoup d'entre eux ont dû abandonner des enfants qu'ils cherissent...

» Et cependant, regarde-les !... En est-il un seul dont le front s'assombrisse d'un regret ? un seul dont la pensée soit tournée vers le clocher ?

» Non, tous regardent en avant, tendent leur volonté vers le but commun et raidissent leur énergie pour chasser hors du sol natal les barbares qui le foulent.

» Vois ces villages détruits, ces moissons ravagées ! songe qu'il y a quelques semaines à peine tous ceux qui habitaient ici vivaient, comme ceux de la presqu'île roscovite, en pleine quiétude, en plein bonheur et qu'un jour la horde infernale a déferlé sur eux comme une vague immense et que c'en a été fait de tout ce qu'ils aimaient !

» Songe, toi, qui connais la mer, que nul n'a jamais pu limiter, — quand la tempête la pousse vers le rivage — la profondeur de sa ruée et que si de ta poitrine tu ne contribues, toi aussi, à barrer la route au flot qui déferle, peut-être s'en ira-t-il battre ton paisible clocher !

Et son imagination lui montrait dans Kercoat en flammes, une silhouette de femme se débattant aux mains ensanglantées des soudards allemands.

Une rage, instantanément, gonfla sa poitrine, un désir âpre lui brûla les veines de venger tous ceux qui gisaient parmi les ruines !

Chaque pas fait sur cette route que jalonnaient les multiples tombes surmontées d'une rustique croix de bois coiffée d'un képi, transformait son âme, y jetait un ferment de haine, si bien que, lorsque le bataillon eut pris possession de sa tranchée, Chuchuniou s'y enfouit lui aussi, tout naturellement, comme si sa place eut été marquée derrière les crêneaux.

L'officier, qui commandait les cols bleus, hésita pendant un instant ; n'allait-il pas renvoyer à l'arrière ce gamin ? Chuchuniou eut un regard si suppliant que l'officier détourna la tête, donnant ainsi un tacite consentement.

Le siflement des balles, le grincement des shrapnels, le grondement des marmites le laissaient indifférent ; avec autant de calme qu'un poilu il s'occupait à panser les blessés, les aidant à gagner l'ambulance, sans se préoccuper de la mort qui le guettait à chaque pas.

Et quand les cols bleus sortirent en rampant de la tranchée pour se porter sur la position boche, sans un moment d'hésitation, Chuchuniou suivit le mouvement.

Depuis si longtemps il avait pris l'habitude de se glisser, ainsi qu'une couleuvre, par les taillis de Plougean et de Kercoat, comme parmi les roches de Roch-ar-Llévech, que là, sous le feu ennemi, il était parmi ceux qui menaient la marche...

Puis, soudain, à un coup de sifflet, les hommes se dressèrent d'un bond et, baïonnette basse, se lancèrent sur les talons de leurs gradés.

Chuchuniou fit comme eux ; sans arme, n'ayant en main qu'un lourd bâton qu'il brandissait ainsi qu'un

pen-bas, il courut de toute l'élasticité de ses jarrets, et quand même, voulant lui aussi, comme les autres, « taper dans le tas ».

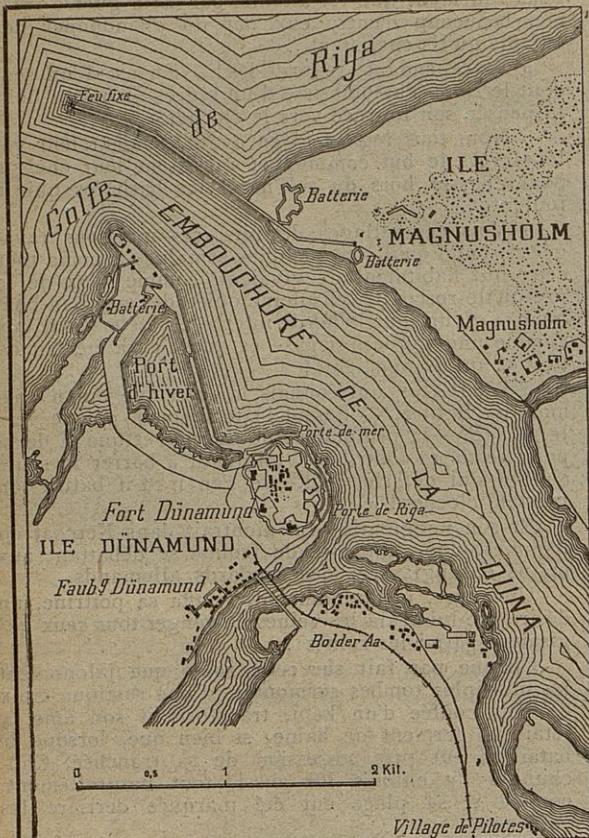
Le clairon semait dans l'espace ses notes affolées, les gradés hurlaient « En avant ! », les hommes poussaient des rugissements sauvages, qui dominaient le siflement des balles et l'éclatement des obus.

A côté de Chuchuniou un col bleu s'effondra, fauché dans sa course par un shrapnel ; instinctivement le jeune garçon se baissa, prit au mort ses cartouchières, son fusil et se rua à l'assaut, la tête perdue, les yeux fous, la bouche distendue par un grand cri de : « Vive la France ! »

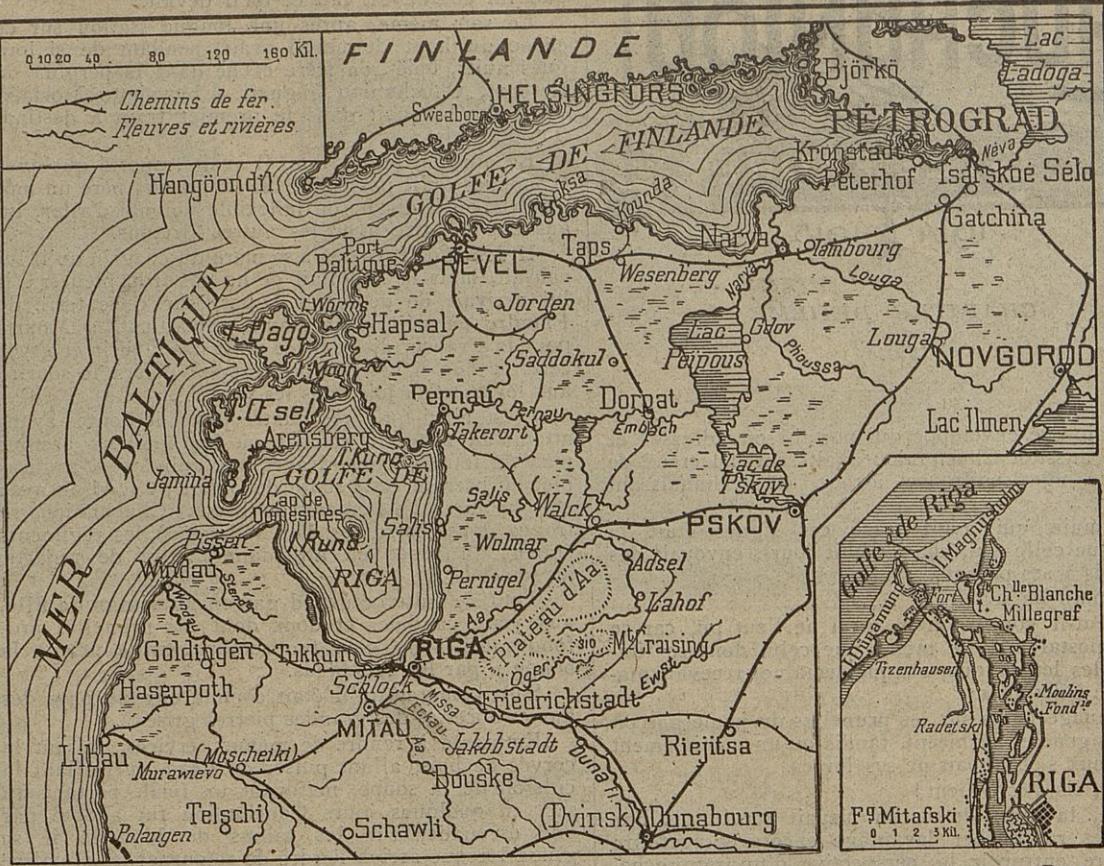
Au contact de l'arme vengeresse sur laquelle se crispait ses mains, son âme venait de se transformer, de se faire pareille à celle des gars qui l'entouraient.

(A suivre).

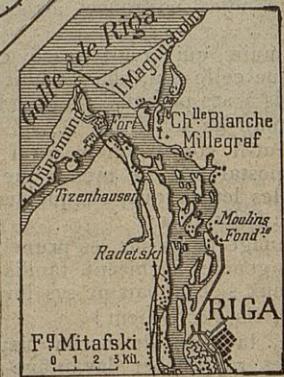
LA BATAILLE NAVALE DE RIGA



LES DÉFENSES DE L'EMBOUCHURE DE LA DUNA

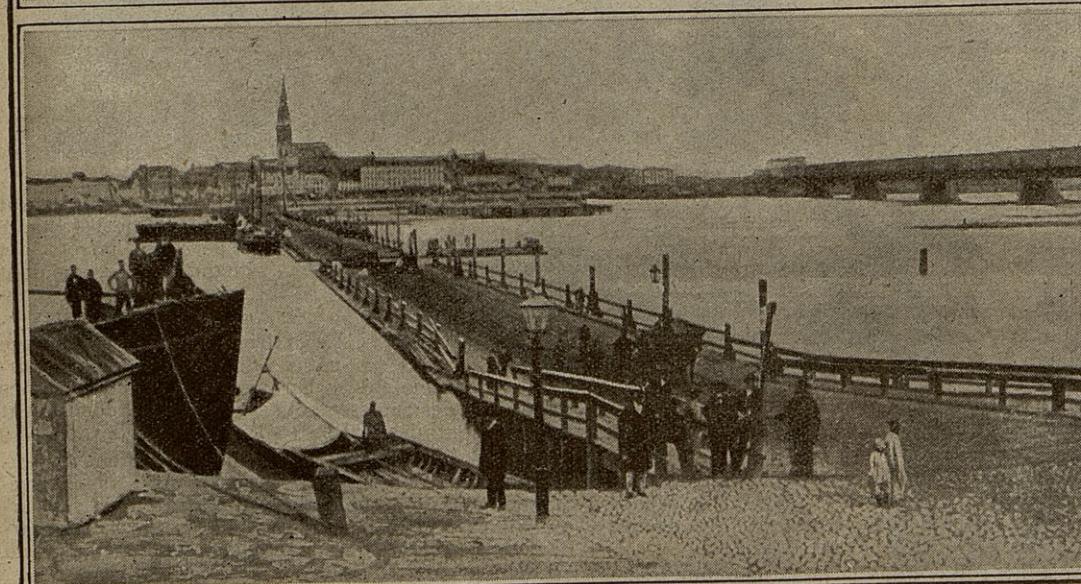
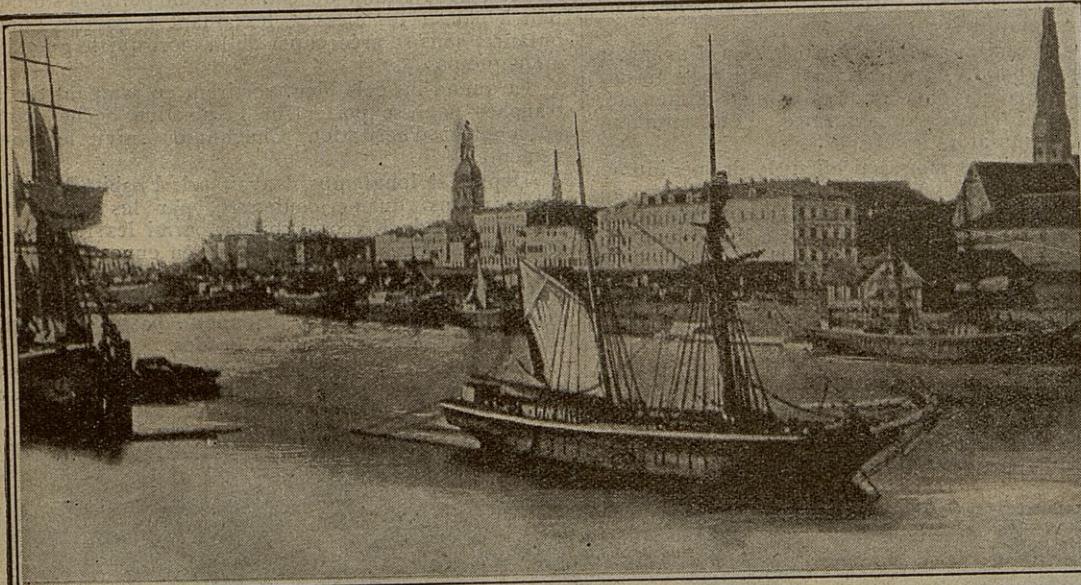


LA RÉGION DU GOLFE DE RIGA



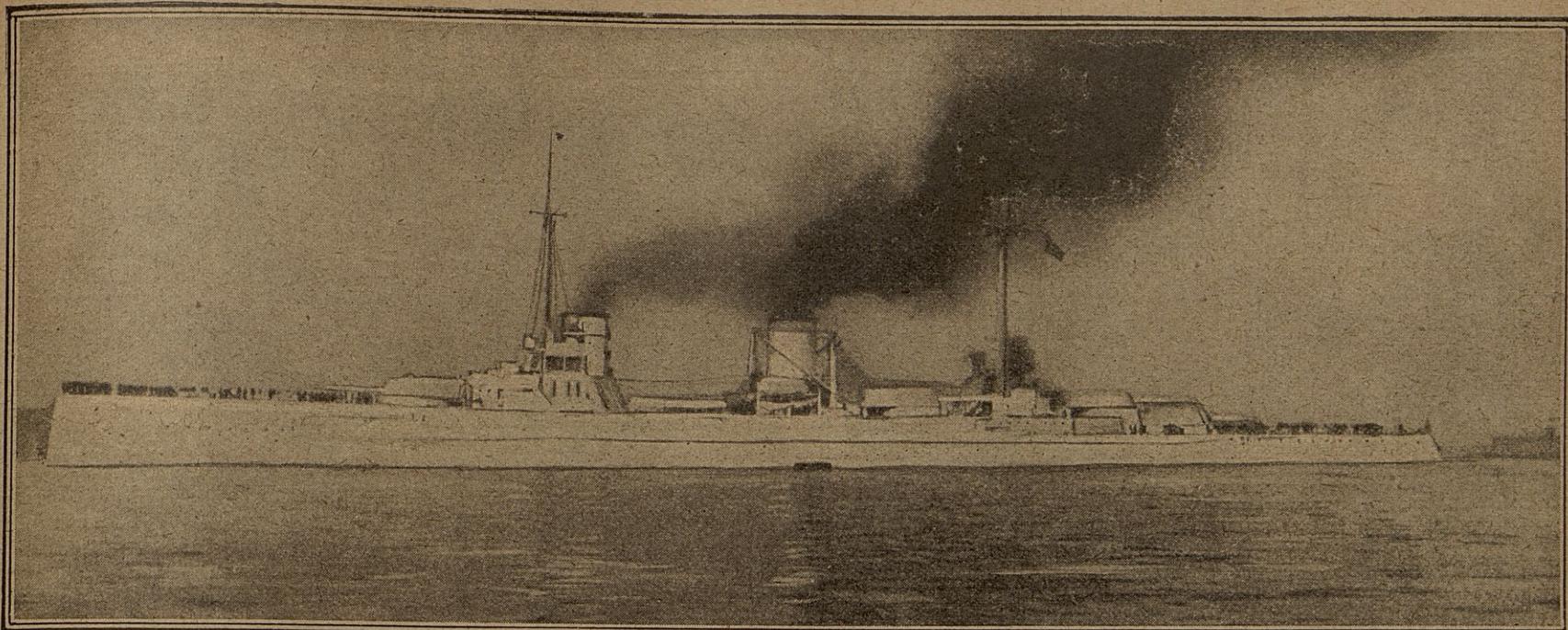
LA POSITION DE RIGA

C'est entre l'ile d'Æsel et le cap de Domesnæs que l'escadre allemande pénétra dans le golfe de Riga, après avoir dragué les mines sous la protection des cuirassés restés en haute mer. Le débarquement à Pernau aurait permis aux Allemands d'envoyer des troupes soit vers Revel soit vers la ligne Riga-Petrograd. La possession du golfe de Riga était, on le voit, d'un grand intérêt.

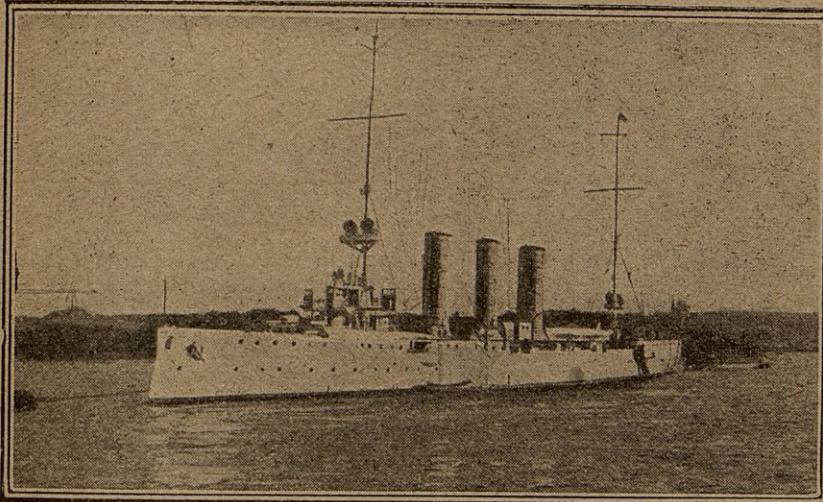


Riga, vers qui tendent par terre et par mer les efforts allemands, est située sur les deux rives de la Duna, à 12 kilomètres de son embouchure, au fond du golfe de Riga ; c'est un des grands ports de commerce de la Russie. La ville, dont nous donnons deux aspects, compte 175.000 habitants dont 80.000 Allemands ; elle est à 486 kilomètres de Petrograd. Dans la photographie de droite on voit la curieuse maison des « Têtes Noires » une des anciennes corporations de Riga ; un musée y est installé.

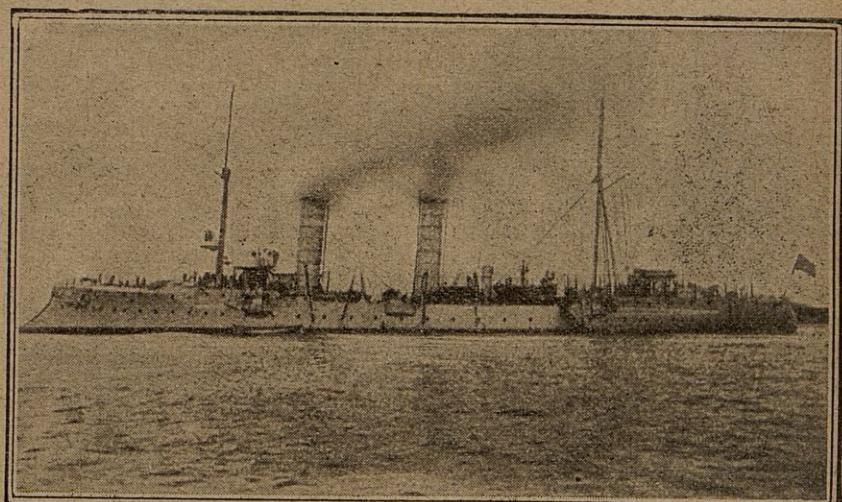
LES PERTES DE LA FLOTTE ALLEMANDE



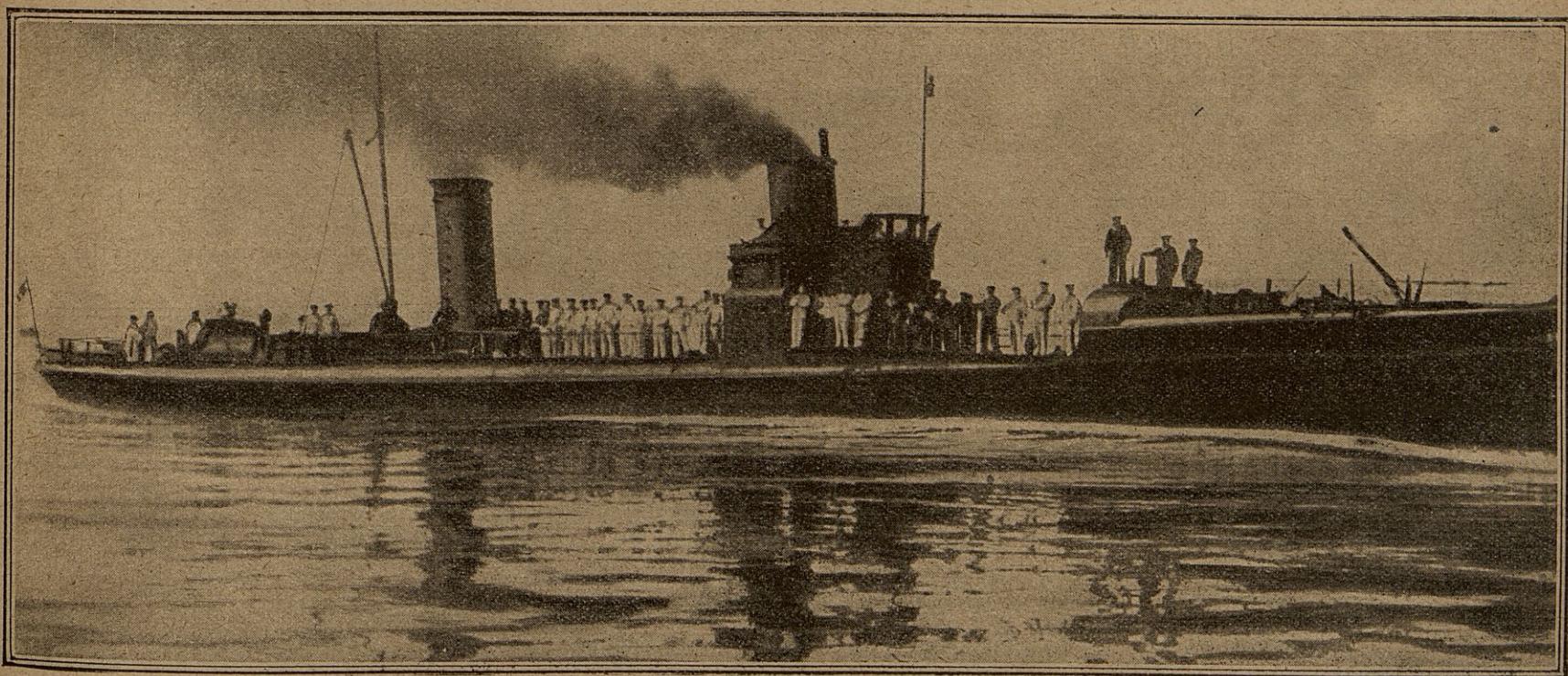
Le croiseur-cuirassé « Moltke » a été torpillé et coulé par un sous-marin ; c'était une des plus belles unités de la marine allemande, frère du « Gœben », il avait 186 mètres de long, déplaçait 23.000 tonnes, filait 27 noeuds. L'épaisseur de sa cuirasse était de 190 et 208 m/m. Il était armé de dix canons de 280, de douze de 150 et de douze de 88 m/m. C'est sur le « Moltke » que Guillaume II avait rendu visite au tsar dans le golfe de Riga.



L'« Augsburg », coulé dans la bataille du golfe de Riga, était un croiseur protégé construit en 1910 ; il avait 130 mètres de long, déplaçait 4.500 tonnes, filait 26 noeuds ; il était armé de douze canons de 105 et de quatre de 52 m/m.



La « Thétis », coulée dans le même combat, faisait partie de la série des « éclaireurs d'escadre ». Longueur 100 mètres, déplacement 2.650 tonnes, vitesse 20 noeuds. L'armement consistait en dix canons de 105 et quatorze de 37 m/m.



Dans la bataille du golfe de Riga, la flotte allemande, en dehors des grosses unités, a perdu une dizaine de destroyers coulés ou fortement avariés ; ils appartenaient aux dernières séries G, S, V, dont nous donnons ici le type. Leur déplacement n'était pas inférieur à 600 tonnes, ils pouvaient faire 35 noeuds et étaient armés de 2 canons de 88 m/m, de deux mitrailleuses et d'au moins quatre tubes lance-torpilles de 450 m/m.

LA VISITE DU ROI ALBERT A NOS ARMÉES



Le roi des Belges a tenu à parcourir le front de nos troupes. En compagnie du président de la République et du ministre de la guerre, il a visité nos armées depuis les Vosges jusqu'en Artois. Notre photographie de gauche le représente au camp d'aviation du plateau de ... ; celle de droite représente l'arrivée d'Albert I^{er}, de M. Poincaré et de M. Millerand à une gare du front.

SUR LE FRONT RUSSE

Novo-Georgievsk, dont nous faisions prévoir la chute, Ossoviec et Brest-Litovsk, les trois forteresses russes sont tombées entre les mains des Allemands ; Ossoviec et Brest-Litovsk ont été évacuées par nos alliés ; Novo-Georgievsk a succombé comme Kovno, sous la formidable artillerie allemande.

Depuis l'évacuation de Varsovie, cette dernière place était investie ; le 20 août, l'assaut était donné par toute une armée et la garnison, malgré une résistance opiniâtre, devait se rendre ; une division était faite prisonnière.

Quelques jours plus tard, Ossoviec était évacuée par les Russes et l'armée de von Scholtz faisait son entrée dans la forteresse le 23 août ; elle n'y trouvait aucun butin ; nos alliés avaient enlevé tout ce qui pouvait être utile à l'ennemi et avaient fait sauter toutes les défenses. Ossoviec avait admirablement tenu son rôle ; tête de pont sur le Bobr, elle commandait la chaussée qui va vers Lyck à travers de vastes marécages ; elle avait résisté pendant tout l'hiver et tout le printemps aux attaques du front ; les canons allemands n'avaient pu la réduire. A la fin de juillet l'ennemi put la prendre à revers ; en présence de la retraite générale des armées, le commandant de la place jugea inutile une plus longue résistance et il évacua Ossoviec, emmenant sa garnison vers Grodno.

Quant à Brest-Litovsk, on croyait que sa défense serait plus longue et que les Russes s'appuieraient sur ses forts pour faire face à l'ennemi. Le grand-duc Nicolas a jugé que le moment n'était pas encore venu, qu'il risquait de faire encercler une partie de ses armées par les forces considérables austro-allemandes venant du nord-est, et il a décidé d'abandonner la forteresse du Bug pour se reporter encore en arrière. Six armées ennemis se trouvaient devant Brest-Litovsk, trois au nord et au nord-ouest de la place, les trois autres au sud, concentrées à Włodawa, sur le Bug, devant la région marécageuse qui s'étend entre Brest-Litovsk et le Pripet.

Le 25 août, l'évacuation de la forteresse était complète et les Allemands y faisaient leur entrée après quelques combats soutenus par les arrières-gardes russes.

De même, nos alliés ont évacué Kovel, au sud-est de Brest-Litovsk. Le plan allemand d'encercler les armées russes a donc échoué encore une fois, et cependant tout semblait le favoriser ; après la chute de Kovno, l'armée de von Eichorn s'était hâtée vers le sud, essayant de faire sa jonction avec celle de von Gallwitz vers Bielostock ; elle ne put y parvenir et la retraite de nos alliés s'est effectuée sans encombre.

Les Allemands marchent sur Vilna, dont la population et les usines ont été évacuées sur Moscou.

Toutes les forces russes qui se trouvaient encore sur la rive gauche du Niémen se sont repliées vers le fleuve, où Grodno est toujours au pouvoir de nos alliés.

Une belle victoire navale a jeté un rayon sur la tristesse de tous ces sacrifices momentanés. Pour coopérer avec les forces qui ont été envoyées vers Riga et que les Russes contiennent auprès de Mitau, une escadre allemande essaya de forcer l'entrée du golfe de Riga. Une première tentative avait échoué ; la seconde eut lieu le 18 août ; profitant d'un épais brouillard et soutenue par des vaisseaux de ligne qui se tenaient dans la mer Baltique, une flotte légère pénétrait dans le golfe, livrait combat aux navires russes et tentait un débarquement à Pernau. Mais l'escadre russe résistait vaillamment et faisait subir à l'ennemi des pertes sensibles ; elle coulait un croiseur protégé, un croiseur auxiliaire, un éclaireur d'escadre et une dizaine de destroyers.

Pendant ce temps, un sous-marin anglais torpilleait dans la Baltique un des grands navires allemands, le croiseur de bataille *Moltke*.

Le débarquement tenté près de Pernau était repoussé, les Russes ayant coulé les chalands qui transportaient les troupes.

La flotte allemande s'enfuya ; les Russes n'avaient perdu que la canonnière *Sivoutch*.

Plusieurs sous-marins anglais avaient réussi à pénétrer dans la Baltique pour porter secours à nos alliés ; mais l'un d'eux le *E-13*, moins heureux, s'échoua sur l'île danoise de Saltholm ; violant la neutralité du Danemark, et malgré la présence de deux torpilleurs danois, deux destroyers allemands vinrent lâchement torpiller le sous-marin sans défense, tirant à coups de mitrailleuses sur les marins anglais. Un torpilleur danois put sauver les survivants.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

L'ART A LA GUERRE

Le "Pays de France" organise UN GRAND CONCOURS et une EXPOSITION d'OBJETS fabriqués par les POILUS

Frappé par l'ingéniosité que déploient nos soldats pour occuper leurs longues heures d'attente dans la tranchée, LE PAYS DE FRANCE a pensé qu'il serait intéressant de rassembler les mille bibelots divers nés de cette ingéniosité, d'en faire une grande exposition et d'ouvrir entre leurs auteurs un concours dont le jury sera recruté parmi des artistes connus et aimés du public.

Ce concours est aujourd'hui chose décidée et nous en donnerons très prochainement les conditions et le règlement.

Et maintenant que les poilus de tous crins se mettent à l'œuvre : un grand mois les sépare de l'époque à laquelle ils devront nous adresser leurs envois ; c'est plus de temps qu'il ne leur en faut pour faire des chefs-d'œuvre.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915

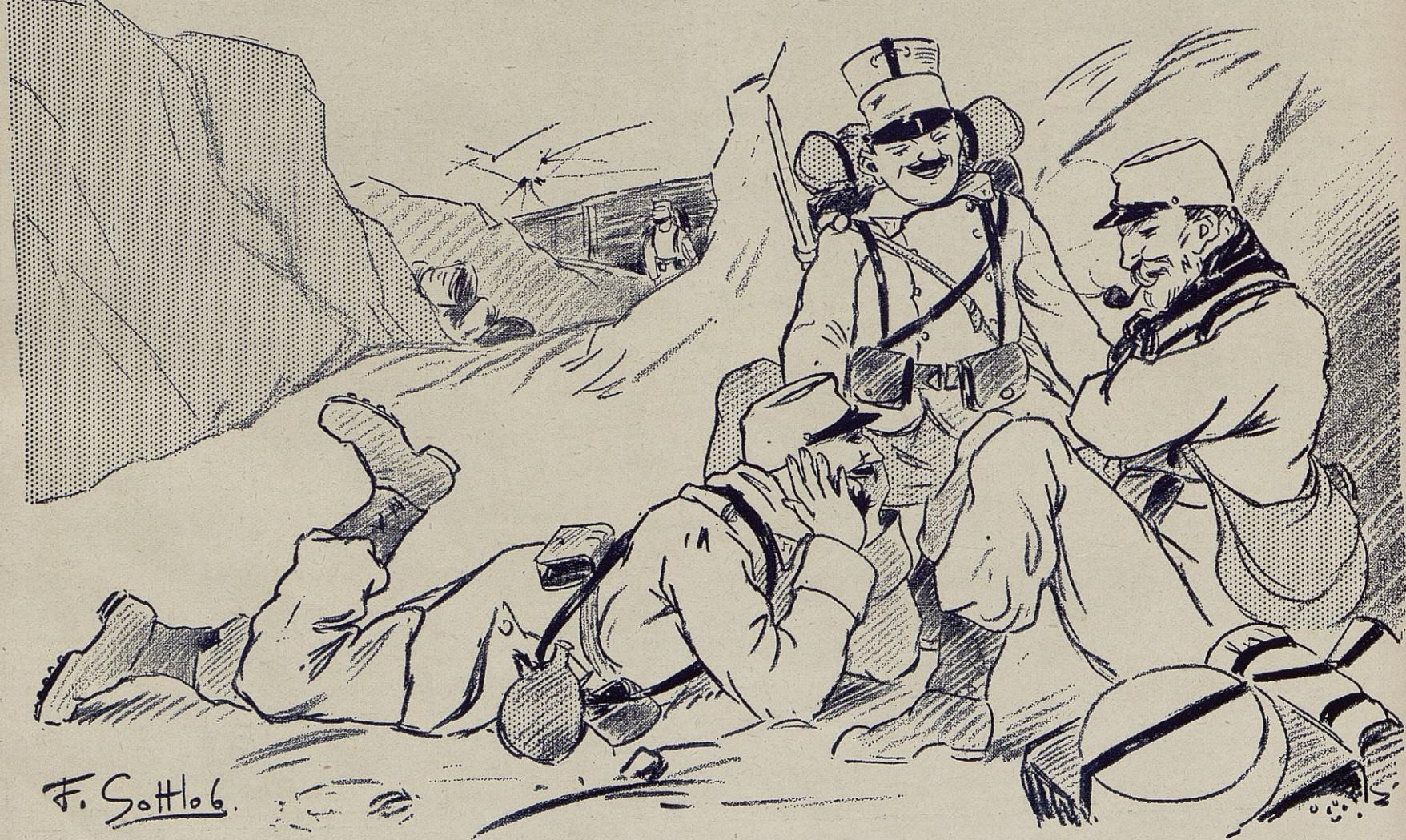


LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



— Vous voyez, mes petites, eh bien, ce qui me vexe, c'est d'être dans l'service « armé », et qu'on m'a mis dans un hôpital « auxiliaire ! ».



— Dis donc, une fois qu'on va avoir des munitions on leur en fichera des pains !
— Oh ! en attendant, y sont bien contents qu'on leur donne nos pains de munitions !